



**HAL**  
open science

# Migrants nigériens à l'épreuve du Grand Accra (Ghana) : un redéploiement métropolitain des figures zabrama du zongo

Monique Bertrand

► **To cite this version:**

Monique Bertrand. Migrants nigériens à l'épreuve du Grand Accra (Ghana) : un redéploiement métropolitain des figures zabrama du zongo. 2011. hal-00762311

**HAL Id: hal-00762311**

**<https://hal.science/hal-00762311>**

Submitted on 6 Dec 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Programme ANR-AIRD**  
**« Les Suds, aujourd'hui »**

**Projet sélectionné MOBOUA**  
**« Mobilités ouest-africaines »**  
**Janvier 2008 – juillet 2011**

Monique Bertrand  
Institut de recherche pour le développement  
UMR 201 D&S, IRD et Université de Paris 1

**Migrants nigériens à l'épreuve  
du Grand Accra (Ghana) :  
un redéploiement métropolitain  
des figures zabrama du zongo**

Rapport d'étude du Programme 4  
« Parcours citadins et dimension trans-générationnelle  
de la migration »  
[Volet 2/2 – Ressortissants de la Boucle du Niger  
et générations urbaines dans le Grand Accra]

Avril 2011

*Crédit photographique : D. Delaunay, février 2003*

## Migrants nigériens à l'épreuve du Grand Accra (Ghana) : un redéploiement métropolitain des figures zabrama du zongo

La présence des Nigériens au Ghana est caractéristique des circulations internationales internes à l'Afrique : reliant l'intérieur soudano-sahélien et la côte du Golfe de Guinée, leurs migrations du travail évoluent sur **plus de trois générations par delà de puissants changements politiques et économiques**. Depuis les villages de la Boucle du Niger, l'*exit option* prise en particulier par les « Songhaï-Zarma » de l'ouest du Niger renouvelle dès l'époque coloniale les conditions de subsistance villageoise (Olivier de Sardan, 1984). Elle entraîne en quelques décennies du 20<sup>ème</sup> siècle, leur recatégorisation et auto-désignation comme population « Zabrama » de la Gold Coast britannique puis du Ghana contemporain<sup>1</sup>.

A la veille de la première indépendance ouest-africaine, Jean Rouch estime ainsi à 20 000 les ressortissants de la communauté « sans doute la plus intéressante » de celles « venues des calmes savanes du Nord » tenter à Accra, « véritable Babylone noire pour des hommes venus de toute l'Afrique occidentale, la grande aventure des villes africaines »<sup>2</sup>. Mais parmi les 68 000 Africains décomptés en 1960 par le Service statistique ghanéen au titre des « principales ethnies pourvoyeuses de commerçants », les Zabrama ne compteraient plus que moins de 6 000 individus masculins. Les données avancées pour 1975 ne font même plus mention du Niger comme pays d'origine de telles communautés de marchands. Quarante ans après les enquêtes de Jean Rouch, ce fait migratoire reste invisible dans l'étude consacrée à la migration internationale : les quelques pages qui s'attachent aux ressortissants de la sous-région présents au Ghana, migration largement « non documentée » depuis 1960<sup>3</sup>, passent totalement dans l'ombre les origines nigériennes des Zabrama, population qui ne serait redevable que d'apports du Mali. Par une seconde amputation de taille, leur emploi urbain n'est pas envisagé au-delà d'un profil de vendeurs ambulants non-qualifiés, que les intéressés

---

<sup>1</sup> « Tous les émigrants sont connus en Gold Coast sous des noms traditionnels ayant peu de rapport avec le nom véritable de leur groupe ethnique. Mais ces noms sont tellement passés dans l'usage que les émigrants endossent eux-mêmes ces pseudo-nationalités. (...) Un "Zabrama" n'oublie jamais son groupe ethnique ni son groupe villageois, mais ceci ne regarde que lui seul et pour les étrangers de Gold Coast, il suffit qu'il soit un "Zabrama", étiquette presque aussi commode que l'incognito. » (Rouch, 1956 : pp. 58-59).

Produit de la migration et de la « supertribalisation » urbaine décrite par Jean Rouch, la catégorie vient en réalité du Hausa, *lingua franca* des musulmans originaires du nord du Ghana ou des pays voisins. Même intégrée aujourd'hui dans le corpus statistique ghanéen, elle reste instable sur le plan ethnique mais aussi dans ses prononciations et transcriptions : Zabarama (Schildkrout, 1978), Zambrama (Garlick, 1967), Zambarama (Mumuni, 2002), Zabarima (Pitaszewics, 1992), Zabarima (Weiss, 2007), ou encore Zaberma et Zabramawa (*wa* signifiant « les gens » en Hausa). Dans ce texte comme dans les propos des ressortissants de la Boucle du Niger, et dans la continuité d'une vieille distinction historique – entre les Songhay « du Dendi » qui ont échappé à la conquête marocaine des 16-17<sup>èmes</sup> siècles, et les Songhay « des Pacha de Tombouctou » –, la référence aux Zabrama démarquera les ressortissants de l'ouest du Niger, des « Gao people » – *Gao bore* ou « Gao » tout court – locuteurs de la même langue Songhaï en provenance du nord du Mali. On emploiera de même indifféremment les termes Zerma et Zarma.

<sup>2</sup> Pour un débat sur les origines de la migration Zabrama, poussée territoriale de cavaliers-mercenaires (Pitaszewics, 1992) ou conséquence de l'exploitation coloniale, voir la conclusion rétrospective de Rouch, 1990. Également dans sa filmographie : *Les Maîtres fous* (1956, 28 mn) et *Jaguar* (1967, 88 mn).

<sup>3</sup> Les non-Ghanéens, essentiellement ouest-africains, représentent alors 12 % de la population recensée, mais le cas de figure Mosi serait le plus exemplaire depuis l'ex Haute-Volta au moment où il se détourne massivement du Ghana (Skinner, 1965). L'intérêt des milieux académiques n'a depuis cessé de se perdre pour ce flux du travail, au profit des perspectives migratoires des nationaux qui suscitent une abondante littérature (Zachariah and Conde, 1981 ; Anarfi *et al.*, 2003 ; Kwankye *et al.*, 2009 ; IOM, 2009).

perçoivent pourtant comme temporaire, et de « migrant peu qualifié » (Li, Teixeira, 2007) : « The term “kaya” (the local term for porters) has long been associated with the *Zabrama from Mali* » (GSS, 1995 : 78). Mais dans cet intervalle de près de deux générations, l’attractivité de la Côte d’Ivoire puis l’expulsion du Ghana de plusieurs centaines de milliers d’étrangers, à partir de novembre 1969 (Peil, 1971)<sup>4</sup>, ne suffisent pas à justifier la double réduction dont les Zabrama font l’objet dans la statistique et dans nombre de représentations ghanéenne<sup>5</sup>.

Non pas que le flux se soit tari, ni que ses héritages se soient perdus dans la mémoire urbaine. Le toponyme de « Zabrama Line » continue d’argumenter **la capacité des migrants à faire souche à Accra**. En témoignera également le suivi des « adresses » Zabrama (**Figure 1**) que nous avons réalisé dans la capitale ghanéenne en mars-avril 2008 et mars 2009<sup>6</sup>. Mais si la région nigérienne du Zarmaganda enregistre par exemple une diminution relative de l’émigration vers le Ghana dans les années 1980, au profit du Nord-Nigéria, de la Côte d’Ivoire, du Togo et du Bénin (Mounkaila, 2002), la recomposition de cet espace migratoire affecte autant les contextes locaux d’insertion que la mise en réseau de toutes ces destinations.

La recherche a donc pour objectif d’examiner **le renouveau métropolitain de cette mobilité internationale**. Accra illustre en effet la concentration des Zabrama au sud du Ghana, tandis que la migration des « gens de Gao » s’était montrée davantage liée à Kumasi, métropole Ashanti au centre du pays (Rouch, 1956). Mais cette distribution spatiale se joue désormais bien au-delà de la ville-centre de l’agglomération. Son élargissement se lit au sein de banlieues urbanisées aujourd’hui en continu, et même dans une aire de navettes quotidiennes qui mord sur la Région Centrale voisine à l’ouest. Une telle redistribution renouvelle alors remarquablement la désignation des communautés de musulmans venus des pays voisins dans les termes Hausa du « zongo ».

La Région du Grand Accra approche en effet les trois millions d’habitants dans le recensement ghanéen de 2000. Son étalement oblige à réviser l’approche monographique et quelque peu essentialisée du regroupement des « gens du Nord » dans la figure de la « niche urbaine », enclave territoriale bien marquée. Car la désignation globale de ces *strangers*, devenus à leur tour les hôtes des *new migrants*, continue de mal démarquer les composantes internationales et nationales de la migration vers les villes ghanéennes. La problématique de leur insertion économique et politique restant tributaire d’une unité de lieu d’observation et

---

<sup>4</sup> L’*Alien Expulsion Act* du Premier Ministre Busia n’a pas seulement réduit le nombre d’étrangers à partir de novembre 1969, sans fournir conséquemment du travail aux Ghanéens ; il a également renversé certains leaderships urbains au profit de musulmans ghanéens venus du Nord sur la côte, quand les ressortissants des pays bordiers avaient réussi à s’imposer dans les réseaux politiques locaux du Convention People’s Party (CPP), pro-Nkrumah, au tournant de l’indépendance ghanéenne. Les Dagomba se démarqueront notamment, comme « vrais Ghanéens », des immigrés Hausa, Zabrama, Mosi, Kotokoli ou encore Busanga de deuxième ou de troisième génération.

<sup>5</sup> Les distinctions ethniques sont une constante des recensements de Gold Coast puis du Ghana, mais leur confusion est particulièrement exacerbée à propos des « gens du Nord ». Ceux-ci finiront par en jouer en renversant les arguments du nombre en leur faveur.

<sup>6</sup> 25 entretiens approfondis, individuels et de groupe, ont été menés auprès de migrants nigériens et de leurs représentants communautaires : *tribal heads*, *Chiefs Zabrama*. Ils complètent les enquêtes résidentielles et biographiques que nous avons menées de 2000 à 2001, puis en 2003, dans la Région du Grand Accra. La recherche a bénéficié d’un financement du projet « Mobilités ouest-africaines » (Programme ANR-AIRD « Les Suds », 2008-2010). Dans ce projet, la dimension pluri-générationnelle de la migration internationale se trouve également argumentée auprès de ressortissants de la région de Gao, à l’appui des enquêtes biographiques « Ego Fratries Générations » que j’ai réalisées en juillet 2008 et juillet 2009 dans la capitale malienne.

d'une anthropologie attachée au « pouvoir de l'espace » (Pellow, 1991), on touche ici à une troisième réduction, territoriale, concernant leur rapport à la ville. Car la place des Zabrama dans la cité, si elle échappe à la statistique, n'échappe ni aux autochtones Ga, maîtres du marché foncier coutumiers, ni à d'autres générations d'« étrangers » dès le peuplement colonial des zongo. Elle oblige donc à interroger leur essaimage géographique à l'heure métropolitaine, dans la confusion persistante des *aliens* (étrangers par leur nationalité), des *strangers* (étrangers aux terroirs locaux) et des *migrants* nés ailleurs. La dynamique centrifuge de ces foyers de peuplement est-elle comparable à celle qui affecte l'ensemble des populations du Grand Accra ? Vaut-elle dilution ou renforcement des filières de la migration sahélienne vers la côte atlantique ?

Mais alors que Jean Rouch plaçait ses enquêtes du point de vue de « l'émigrant Songhay-Zerma », en 1953-1955, les nôtres se situent du côté des logeurs Zabrama et des rapports marchands que mettent en jeu leurs « adresses » ghanéennes. De la localité d'Accra à ses banlieues, puis de l'agglomération à son environnement régional, ces enquêtes rendent compte de **la tension dont la ville reste l'enjeu entre des effets de circulations et d'installations**. La composante sédentarisée de la migration internationale parvient-elle alors à refouler les stigmatisations qui vont de pair avec le maintien de mouvements instables ? L'allocation spatiale des migrants se trouve en effet complexifiée dans une capitale dont la population continue de croître à plus de 4 % par an (Harvey and Brand, 1974), et dont près des trois quarts des ménages logent aujourd'hui dans une ou deux pièces<sup>7</sup>. Mais le terme de zongo se maintient pour y désigner les points de chute, voire de souche, des ressortissants et originaires du Niger occidental. **Les références territoriales sont variées** : de la cour à la localité en passant par le voisinage. C'est pourtant par ces « adresses » que les migrants se trouvent patronnés dans leur accès à une part des fonds de commerce, et que leur nom se trouve défendu sous la catégorie de Zabrama.

En cela l'expérience reste de portée plus générale : tant pour le **travail d'identification** qu'elle continue de stimuler, pas moins que sous « l'ombrelle » Hausa ; que pour la nécessité de traiter, en parallèle l'un de l'autre, les deux renouvellements pluri-générationnels de la migration et du fait urbain. Cette articulation est abordée en référence théorique à l'Ecole de Chicago (Grafmeyer et Joseph, 1979), qui montre notamment deux enjeux de l'adaptation aux compétitions de la vie moderne.

Le premier vient de la reconnaissance de quartiers spécifiques d'accueil des migrants d'origines étrangères. Selon quelle échelle de concentration résidentielle et selon quelles perspectives d'interaction sociale ? Visibles d'abord comme musulmanes (Grindal, 1973), puis comme relevant d'un cosmopolitisme de pauvres (Mumuni, 1994 ; Weiss, 2007), et comme une scène informelle dérégulée (Verlet, 2005), mais toujours attractive (Dougnon, 2007), les figures du zongo argumentent non seulement des effets de lieux et de légitimation politique à Accra, mais aussi le caractère évolutif de toute communauté territoriale dans le métabolisme de la grande ville. Ces espaces d'accueil sont-ils toujours en mesure d'assurer à la fois un investissement résidentiel et professionnel durable, et le fort *turn over* qui caractérise la migration nigérienne ? Les plus ancrés des Zabrama adhèrent-ils aux critères ghanéens de reconnaissance nationale et de participation locale<sup>8</sup> ? Les nouveaux venus, dans

---

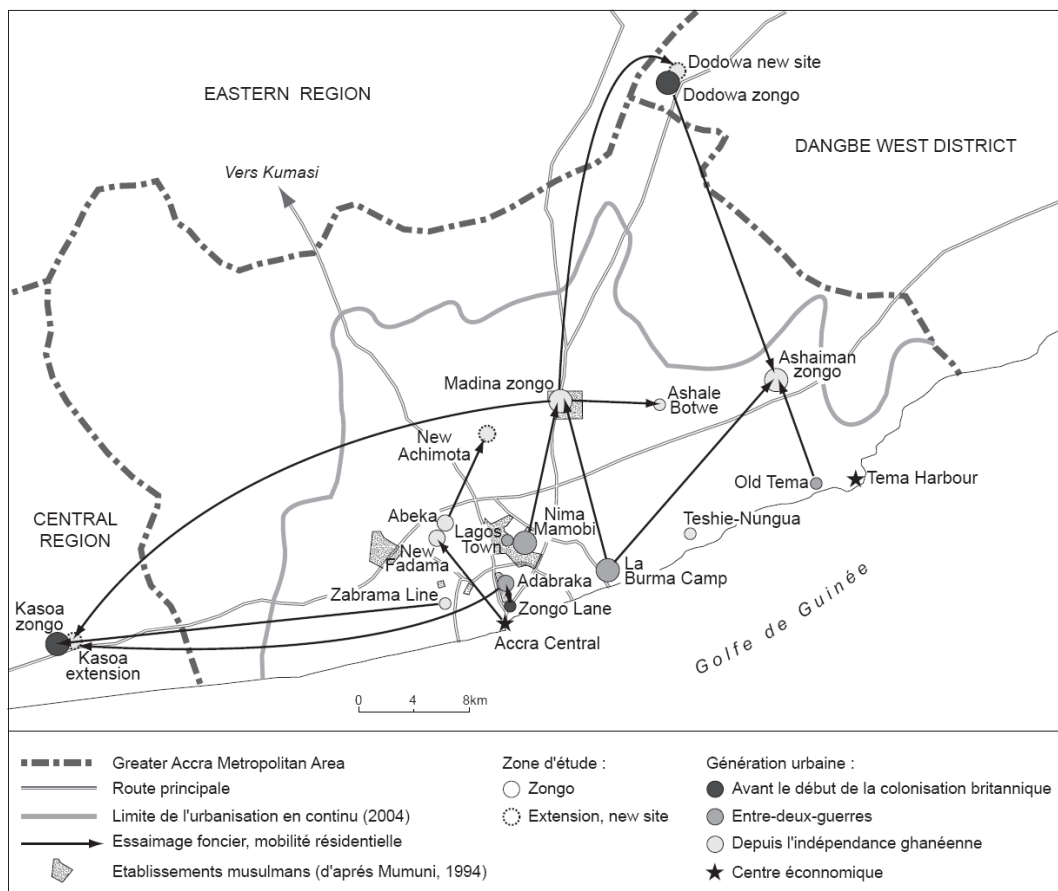
<sup>7</sup> 2000 *Population & Housing Census*, Ghana Statistical Service.

<sup>8</sup> La dimension politique des zongo constitue un objet d'étude en soi qui ne peut être traité dans les limites de ce rapport. Mais il est certain que les migrants d'origines nigériennes argumentent à Accra une quête de légitimité

les opportunités économiques de la ville et de la côte, ignorent-ils désormais leurs prédécesseurs en se redistribuant dans l'agglomération selon des conditions plus flottantes : accommodements résidentiels de « célibataires », segments du travail ambulante, peuplement précaires à forte saisonnalité ?

Le second enjeu complète alors le premier du fait du renouvellement séculaire de la ville, selon plusieurs générations. Après que des études remarquables aient été consacrées à ce qui constituait une « deuxième génération » d'étrangers et de zongo ouest-africains (Cohen, 1969, Schildkrout, 1978 ; Agier, 1983), les dernières vagues migratoires réalisent-elles une nouvelle jonction historique au sein du Grand Accra ? Ou bien illustrent-elles davantage des logiques de substitution urbaine à l'égard des précédentes, déjà engagées dans l'ascenseur social ou réorientées sur d'autres destinations ? La continuité migratoire sépare-t-elle les habitants selon leur date d'entrée au Ghana ? Ou préserve-t-elle la proximité territoriale des vieux propriétaires et de leurs « hébergés », des patrons et de leurs propres « courtiers », "landlords", "strangers", "brokers" et "lodgers" (Hill, 1966 ; Eades J.S., 1993 ; Brooks, 1993 ; Pellow, 2002), pas moins associés les uns que les autres aux dynamiques de long cours du commerce et de la citoyenneté d'Afrique de l'Ouest ?

### Dynamique des « adresses » Zabrama dans la métropole du Grand Accra : peuplement musulman et zones d'étude en 2008 et 2009



urbaine dont le lobbying communautaire, le leadership électoral et les mobilisations religieuses donnent une expression renouvelée dans les deux dernières décennies.

## 1. DE LA CIRCULATION DES MIGRANTS DANS L'ESPACE SOUS-REGIONAL ...

Depuis les premières années du 20<sup>ème</sup> siècle, deux générations ont fait du Zabrama, « prototype de l'émigrant », un travailleur « saisonnier, mobile, spécialisé..., ayant le monopole de certains emplois depuis son village du Niger. (...) Mieux encore, sa vie d'émigrant ravive ses traditions. (...) Lorsque des camions "Zabrama" joindront continuellement Gothey à Accra, l'évolution sera complète : le Zabrama aura réussi le tour de force de vivre à la fois en Gold Coast et au Niger et de jouer, *ici et là*, un rôle essentiel. » (Rouch, 1956 : 192)

De l'historique à la prospective, la migration nigérienne est d'abord spécialisation professionnelle et géographique au Ghana. Elle se poursuit cependant non sans inflexions depuis l'indépendance. L'analyse de récits biographiques permet d'enchaîner sur ce bilan des années 1950.

### 1.1. De filières à réseaux

**1. Depuis le Sahel intérieur, l'ouverture des « routes du Sud » date du début du 20<sup>ème</sup> siècle**, une fois sauté le verrou politique ashanti au centre de la Gold Coast, installées la paix européenne et l'exploitation coloniale (Arhin, 1979). C'est aussi le fruit d'une avancée des cavaliers Zerma jusqu'à Yendi, au nord-est de l'actuel Ghana, d'où ils se sont éparpillés en retournant au Niger où en s'implantant dans de petits établissements de Salaga et Kumasi. Après l'épopée des mercenaires esclavagistes, ces guerriers « qui n'avaient jamais fait de commerce » deviennent des émigrants « pour voir ». Marabouts ou magiciens, ils rencontrent le besoin de main-d'œuvre des colons, l'essor du petit commerce qui découle rapidement des mines, de l'exploitation forestière et des travaux publics, l'afflux de marchandises européennes quand le marché de Kumasi détrône définitivement celui de Salaga et ouvre sur la côte. C'est donc vers 1905 que les « Zabrama » prennent l'habitude de rentrer chaque année au Niger, en se groupant par dizaines ; ceux qui ne reviennent pas forment les premiers noyaux de sédentaires : ouvriers devenus contremaîtres, petits commerçants-entrepreneurs, formant les repères de nouveaux émigrants. Le mouvement vers le littoral se structure et la population des Territoires du Nord de la Gold Coast empruntera ces routes Hausa, Zerma ou Mossi dans la génération suivante.

**2. C'est dans l'Entre-deux-guerres que se conjuguent en effet les flux migratoires internes et externes à la colonie britannique.** Les métiers se spécialisent par région d'origine ; désignées comme « tribales », les communautés s'organisent et désignent leurs premiers *serkin* (chefs et représentants ethniques) sous l'influence Hausa. Pendant ce fort développement des migrations, les ressortissants de l'Afrique française sont particulièrement recherchés ; ils passent de 12 000 en 1921 à près de 200 000 en 1931. Alors que le marché de Kumasi est envahi par les « gens de Gao », les Zerma se concentrent sur Accra, qui multiplie pour eux les emplois de vendeurs de pacotilles, de tissus d'habillement, de bois et de charbon. Les premiers noyaux de sédentarisés « Zabrama », selon le modèle de patronage Hausa, deviennent attractifs pour la colonie du Niger.



**3. Le temps des ruptures court ensuite de l'après Seconde Guerre mondiale à « l'expulsion de Busia »<sup>9</sup> de 1970.** Jusqu'alors *strangers* par leurs orientations ethniques et religieuses, mais attendus, les migrants internationaux du Nord deviennent *aliens* et concurrents économiques sur le marché du travail local, et ce jusque dans les représentations des migrants ghanéens du Nord, dagomba en particulier. La majorité des Nigériens présents dans le pays y restera cependant ou y reviendra après quelques temps de rapatriement forcé.

Une nouvelle génération de zongo naît alors dans les faubourgs d'Accra, du fait des restructurations du centre-ville (*resettlements* depuis Fadama, Labadi), du volontarisme économique et public de l'indépendance<sup>10</sup>, et de la résistance des propriétaires coutumiers Ga aux empiètements et aux relocalisations imposées sur leurs domaines fonciers. Entre autres « communautés tribales » du Nord, les Zabrama ont été reconnus en cinquième importance numérique derrière les Mosi, les Hausa, les Kotokoli et les Wangara, devant les Busanga, les Fulani, ainsi que les Gao et les Kado d'origines maliennes. Mais les distances sociales qu'ils prennent à l'égard des influences Hausa souffrent des incertitudes politiques qui pèsent sur les premières républiques ghanéennes. Elles dépendront donc davantage de liens d'allégeance établis avec les autochtones Ga<sup>11</sup>.

Malgré tout se sont consolidées les spécialisations professionnelles depuis les régions et villages d'origine<sup>12</sup>, notamment le Cercle de Tillabéri, les cantons de Tondikiwindi et Anzourou. Les ressortissants de Gothey animent en particulier le commerce de bois et de planches au Timber Market d'Accra. Ils se retrouveront enquêtés par nous quarante ans plus tard dans le zongo de Lagos Town, après avoir illustré l'urbanisation de ce faubourg dans le film « Jaguar ». Sur ces filières désormais rodées, reliant origines rurales et destinations urbaines, s'affirme en conséquence « la tendance des Zabrama de se concentrer dans les mêmes endroits, si possible avec les mêmes activités... (à former) des communautés de plus en plus fermées mais aussi de plus en plus fortes. » (Rouch, 1956 : 76-77).

« Dans les années 1940, pour venir au Ghana il fallait voyager à pied depuis le Niger durant six jours jusqu'à Bawku. Ensuite on prenait la route jusqu'à Accra ou la route jusqu'à Kumasi et on continuait en train jusqu'à Takoradi. Les voyages sont nettement plus faciles aujourd'hui : on se rend au Niger en deux jours de route. Quelques uns de mon village d'origine viennent en visite au Ghana. Mais moi j'y suis installé et je ne retournerai plus au Niger. Ashaiman est devenu mon hometown, *I have made my city here* ». [Entretien à Ashaiman, mars 2008]

---

<sup>9</sup> Après s'être opposé à la colonisation britannique puis aux orientations socialistes de Kwame Nkrumah, à l'indépendance, Kofi Abrefa Busia est revenu d'exil à l'issue du coup d'Etat de 1966 et préside au Ghana le Comité Politique du Conseil de Libération Nationale. Vainqueur des élections générales de 1969 en tant que leader du Progress Party, il devient Premier Ministre le 3 septembre 1969. Sa politique de libéralisation économique conduira d'emblée à faire des étrangers le bouc émissaire du marasme ghanéen.

<sup>10</sup> Il donne naissance au port et à la ville nouvelle de Tema, puis à son satellite ouvrier d'Ashaiman, sur un domaine d'activités et de peuplement géré depuis 1952 par Tema District Development Corporation.

<sup>11</sup> Jean Rouch relie cette interaction privilégiée au fait que le peuplement côtier Ga serait en partie composé de « Gurunsi » assimilés, descendants des esclaves razzés durant l'épopée militaire Zerma de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, et que les migrants nigériens continueraient d'interpeller comme tels au milieu du 20<sup>ème</sup> siècle. Nos enquêtes n'ont pas trouvé trace de telles représentations ; elles se réfèrent aux « alliés » Ga sur d'autres bases précisées dans la suite du texte.

<sup>12</sup> Tant en partant du Niger : « Le Nord Dosso va en Côte d'Ivoire, le Sud Dosso en Nigéria ; Loga est un canton "éburnéen" ; Tiengalla est un canton "Gold-Coastier" » ; qu'en observant la carte des emplois de Gold Coast : « Akwatia est une mine Zabrama... 10 % des jockeys sont des Zabrama », etc. (Rouch, 1956).

**4. La dernière génération migratoire est marquée par l'ajustement structurel des économies ghanéenne et nigérienne dans les années 1980**, et les transformations qui s'en suivent dans les capitales. Les circulations internationales se maintiennent mais les temporaires *go and come* ont des profils plus variés. Une nouvelle stigmatisation, comme *illiterates* et *slums dwellers* s'attachent aux ressortissants du Sahel : leurs zongo nuisent à l'image de marque que le Ghana cherche à reconstruire auprès des investisseurs internationaux. Elle tend à masquer les clivages qui se multiplient entre *moslem communities*, autour de « batailles de mosquée » et de succession aux imamats locaux, et des inégalités économiques croissantes entre actifs du commerce informel.

Un des paradoxes de l'expulsion de 1970 est en effet qu'en provoquant le départ massif des commerçants Yoruba « Nago » vers leurs régions d'origine, ou vers de nouvelles destinations ivoiriennes, elle a laissé des places marchandes vacantes pour l'entrepreneuriat Zabrama. Elle a ainsi consolidé les positions encore fragiles de *smugglers*, nées après-guerre des trafics de ports et de frontières. Depuis les communautés de Mamobi, Abekan, Achimota, et aujourd'hui de Kasoa, les plus riches des Zabrama contrôlent ainsi le change monétaire extra-bancaire<sup>13</sup> associés au marché noir dans le grand marché d'Accra, puis aux Forex bureaux libéralisés en 1988 par le Président Rawlings. En mélangeant aujourd'hui ces deux composantes illégale et officielle, plutôt qu'en renonçant à la première dans un contexte d'inflation encore forte, ils ont détrôné l'entrepreneuriat du bois dans le haut du tableau social. Ce type de souche économique a d'ailleurs son équivalent dans les positions de force conquises par les Gao *petrol sellers* dans la gestion de dépôts de carburant et dans le transport international. S'affirme donc une relève de *big men*.

« Les affaires marchent moins bien depuis 2000 au Ghana. Mais le pays est tout de même mieux que le Niger pour vivre. Si les affaires marchent moins bien, c'est la faute du régime Kufuor, parce qu'il s'est concentré sur les intérêts des investisseurs de son groupe (Ashanti) à lui. Au Niger il faut encore chercher des opportunités, mais l'avenir pourrait s'améliorer à cause des ressources en uranium, en charbon et en pétrole, qui amèneront du travail. Mais il y a aussi des choses plus difficiles pour les investisseurs nigériens : le chômage des jeunes, le problème politique du Président qui cherche à imposer son troisième mandat avec le soutien de Kadhafi, la rébellion touareg, l'insécurité pour les troupes...

En fait nous n'avons pas d'activité économique à Kasoa. C'est seulement un lieu pour dormir, un lieu de résidence qui nous attire parce que les terrains y sont moins chers et faciles à acheter. Mais pour le travail, on va chaque jour à Accra. Je suis aussi en train de construire des boutiques à Kasoa. Mais le marché de Kasoa n'est pas l'affaire des Zerma. Leurs activités de change et leurs commerces sont principalement à Tudu, peu sont au marché de Kaneshie. D'accord Tudu est très encombré, mais c'est ce qui nous attache à ce lieu. Le propriétaire de l'immeuble où se trouvait mon bureau a dû même casser le bâtiment pour en reconstruire un plus grand, à étages. Du coup je laisse les activités de change à des « petits frères », ceux qui font le *black market* au bord des routes. » [Entretien à Kasoa, mars 2009] »

Quant aux *new comers* qui désignent désormais les migrants temporaires, ils ne viennent plus seulement des mêmes cantons ou départements d'origine que leurs aînés au Ghana, mais ont fait l'expérience d'autres étapes urbaines au Niger et dans la sous-région. Face aux difficultés économiques et politiques qui affectent les grands voisins côtiers au tournant du millénaire, la reprise ghanéenne des années 1990 attire de nouveaux migrants nigériens depuis Niamey, Abidjan ou le Nigéria. Leurs circulations sur la côte croisent ceux

---

<sup>13</sup> Le Cedi ghanéen souffre d'une dépréciation chronique de sa valeur, qui rend spéculative la mobilisation des devises étrangères.

de Lomé et de Cotonou, parfois dans l'attente de repartir en Côte d'Ivoire. Après les rodages collectifs des années 1950, la démarcation entre migrants sédentarisés et temporaires relève aujourd'hui de choix plus individués.

« Moi j'ai 40 ans et j'étais au Niger. Je suis parti à l'école là-bas en 1972. Quand on m'a chassé de l'école, je suis parti en Côte d'Ivoire. J'ai fait vingt ans en Côte d'Ivoire. C'est mon oncle qui est là-bas, à Abidjan. C'est lui qui a envoyé l'argent, pour me dire de venir le rejoindre. Je cherchais l'argent là-bas. Après, je lui dis que maintenant j'ai besoin d'aller au Ghana. Ce qui m'avait fait venir au Ghana, c'est mon camarade qui est ici. Je voulais avoir mon indépendance. J'ai quitté la Côte d'Ivoire en 1989.

Mon oncle m'a donné l'argent, je viens ici à Accra et je commence de faire commerce de planches. Je viens faire la commande de bois, je fais commerce de bois au Timber Market. Maintenant ici ça me fait 12 ou 13 ans. Mais les forestiers ont commencé d'attraper le bois (*par répression des coupes menées sans licence*). Ils ont pris mon bois trois fois alors que moi je prends mon argent pour aller payer là-bas dans la forêt, pour amener ici et vendre à Accra. C'est quelqu'un d'autre qui m'a coupé le bois, au *bush* là-bas. Mais les forestiers sont sur la route, et l'argent que j'ai donné pour faire la coupe, c'est gâté. Aujourd'hui je suis dans le marché mais je n'ai plus de travail. Depuis le bois je ne fais plus rien.

Maintenant si j'ai un travail en Côte d'Ivoire, je ne vais pas rester ici. J'ai vu que Accra là, c'est pas bon pour moi. Ici je suis père de famille, mon épouse vient du Niger et j'ai six enfants, trois garçons et trois filles. Si tu es dans une ville comme ça et que tu ne travailles pas, c'est pas bon. Je vais quitter pour aller en Côte d'Ivoire encore. Même si ça ne va pas là-bas, avec les tracasseries des policiers et des papiers, c'est meilleur qu'au Ghana. C'est la Côte d'Ivoire maintenant qui est bon, c'est très bon. C'est pour cela que je vais là-bas, s'installer encore avec le même oncle, à Abidjan. Je sais que le port de Abidjan, ça ne marche plus. Je sais que les Ivoiriens n'aiment pas les étrangers, et puis la guerre. Mais il y a d'autres qui sont repartis en Côte d'Ivoire : ils vont prendre du sable. Il faut sentir si c'est votre pays ou non. Maintenant les Ivoiriens sont fatigués de la guerre. Pour moi c'est la Côte d'Ivoire qui est bon pour moi, c'est là-bas que je connais. [Entretien (en français) à Ashaley Botwe, mars 2009]

« Moi j'ai fait la Côte d'Ivoire avant, je faisais l'aller-retour dans l'année, mais ce n'est plus intéressant à cause des problèmes qu'on avait à la frontière, on restait bloqué à Bouaké. Il y a aussi le Nigéria, où les gens de Tahoua ont l'habitude d'aller, mais c'est le Ghana qui est le plus sérieux et le plus actif pour nous. Et puis on trouve des chambres que l'on peut occuper sans donner d'avances pour plusieurs années, comme ici à Dodowa, ou avec mon frère à Ashaiman. Mais ils n'avaient pas assez de place là-bas, alors j'ai changé et je suis venu rejoindre ceux-là à Dodowa pour quelques temps. » [Entretien (en français) à Dodowa, mars 2009]

« Je suis né ici mais j'ai fait mon *education* (*en anglais dans l'entretien*) au Niger. C'est mon père qui m'avait amené pour ça, il m'a laissé au Niger et il est reparti au Ghana. J'ai fait le primaire ; j'ai fait le secondaire. C'est pourquoi je ne connais pas la période de l'expulsion, j'étais jeune et j'avais trois ans. J'ai un peu travaillé à Niamey, comme codificateur pour le recensement. Mais c'est un projet, ça prend fin. Après les 18 mois, je suis resté chômeur. J'ai frappé à toutes les portes, j'ai fait des concours, j'ai essayé d'entrer dans les corps comme la gendarmerie, la police, les gardes républicains. Tout ça j'ai frappé, mais ça n'a pas marché parce que je n'ai pas de bras long comme on dit au Niger. Ça m'a énervé. En 1990, j'ai décidé de venir ici, faire l'aventure.

Mon père était installé ici mais après 1994, il est reparti au Niger, pour sa retraite. Il ne voulait plus rester au Ghana, il était vieux, il a décidé d'aller dans son village d'origine. Maintenant il ne vit plus. C'est là-bas qu'il est mort le vieux. Alors moi aussi je fais *go and come* : je vais au Niger pendant la saison pluvieuse, je cultive, après je viens ici. J'ai été aussi en 1994, à cause de la mort de mon père. Mais depuis, je ne suis plus parti au Niger. Je suis resté ici. Nous le Niger, y a pas l'argent. C'est pourquoi nous sommes venus. Nous sommes tous des pauvres. J'étais à Sabon Zongo à Accra, Puis j'ai logé à James Town. J'étais locataire, car je n'ai pas de place

pour moi. C'est de là-bas que je suis venu ici à *Sabotwe (déformation de Ashaley Botwe)*. Ici je ne suis pas locataire, c'est un "frère" qui m'a donné une chambre, je reste là. Moi ma femme c'est une ghanéenne, une femme Ga, mais elle a divorcé. J'ai un petit garçon de 11 ans, il est avec sa mère à James Town.

Avant je n'avais pas essayé d'aller en Côte d'Ivoire, mais j'ai été au Bénin. J'ai fait huit mois là-bas en 1993, avant la mort du vieux. Au Bénin je vendais les chaussures d'occasion. Mais quand j'ai été au Niger en 1994, et on m'a conseillé de ne plus partir là-bas, à Cotonou, *because* là bas, je n'ai pas de relation avec ma famille. Ici je n'ai pas la famille, mais il y a le téléphone, il y a des gens qui vont qui viennent, il y a quelques-uns de mon village. Celui-là est mon oncle ; il y a le camarade du même village, donc ici je suis comme au Niger, comme chez moi. Alors qu'à Niamey j'étais seul, je n'avais pas de camarade de même village.

Maintenant je fais un peu de commerce, je vends des ceintures. Je ne marche pas, parce que j'ai réussi à avoir une table à Accra, au marché de Makola, pour vendre mes ceintures. Mais ça ne suffit pas pour rendre visite au Niger, y a pas assez d'argent. Pourtant ici c'est mieux que le Niger parce que Niamey, ça ne marche pas. J'ai tout fait là-bas, sauf le commerce. J'ai décidé de ne plus retourner, et de rester ici. Pour les ceintures, je vais chez les Chinois. C'est moi qui achète. D'abord je travaillais avec un camarade, un Zamrama, à peu près deux ans. Lui il fait le Forex bureau. J'étais avec lui, j'ai même arrivé à mettre quelque chose de côté. Mais il y a de cela un an, j'ai quitté chez lui et je suis venu m'installer à Makola où je vends mes ceintures. C'est pas facile d'avoir une place à Makola, c'est mon camarade qui m'a aidé, celui-là, l'homme au bonnet. On paye les taxes chaque trois mois-trois mois, 70 000 Cedis. Chaque *term* on vient me demander, je paye. Je m'organise avec mon camarade. Aujourd'hui je ne gagne pas assez pour monter, mais je sais que tous les businessmen, ceux qui ont l'argent même, ils ont passé par ce stade. Ils étaient partis de rien et il faut grimper, étape par étape. C'est pourquoi je me patiente un peu.

Au début je faisais le vendeur ambulancier. Je partais aux Ministries, à Osu, pour vendre des chaussures ; je circulais du côté de Palladium, dans les bureaux. Je quittais James Town, je faisais tout à pied. C'est après que je me suis arrangé pour avoir une place aux côtés de mon frère. La table c'est une étape au-dessus, c'est un peu mieux que marcher. Parce que quand vous marchez, vous êtes considéré comme étranger. Le commerce c'est quelque chose de confiance. Si vous n'avez pas la confiance, vous ne pouvez pas avoir de l'argent. Et quand vous marchez, faire le vendeur ambulancier, qui a confiance en vous ? On ne te connaît pas, vous passez. C'est pourquoi j'ai essayé d'avoir la table, pour être stable, et maintenant on me connaît. L'étape suivante, ça doit être la boutique, j'espère ! C'est ça que je souhaite. Mais ce qui fait que certains restent dans la difficulté et que d'autres arrivent à monter, c'est le destin. Chacun a son destin. C'est le destin qui arrive et qui fait ça. » [Entretien (en français) à Ashaley Botwe, mars 2009]

## 1.2. Travail, famille ... logement : un triple renouvellement

Commentant les séjours brefs et répétés des Zabrama en morte saison agricole, Jean Rouch pointe le « singularisme absolument remarquable » de « l'émigrant mâle non sédentarisé ». Distincte encore des profils Hausa et Mosi, cette expérience migratoire nigérienne n'est pourtant plus si systématiquement saisonnière et célibataire.

**1. Emigrants ruraux et « voyageant sans femme »**, les « Gold Coastiers » du Niger se sont transformés pour une partie d'entre eux en pères de famille Zabrama. Mais aux côtés d'épouses prises dans les cantons d'origine, le choix de mariages « locaux », avec des femmes Ewe et Ga plus souvent qu'avec d'autres au Ghana, a maintenu une forte circulation de leurs enfants entre le pays de naissance, souvent de retour, et le Niger. Bon nombre d'immigrés de

seconde ou de troisième génération, et beaucoup parmi nos interlocuteurs Zabrama, y ont grandi. Le temps des indépendances a aussi contribué à faire de ces enfants une relève plus urbanisée, souffrant du défaut d'opportunités professionnelles dans la capitale nigérienne, plus scolarisée, même au prix de cursus incomplets, et plus investie dans les apprentissages manuels, comme la mécanique.

« J'ai plus de 65 ans, je suis Ghanéen, je suis né ici à Accra, à Adabraka Freetown, et je suis resté Ghanéen même quand mon père m'a ramené au Niger. J'ai dit que je ne reste pas, je repars vivre au Ghana. C'est mon père qui est venu du Niger au Ghana. Il était d'un village de la région de Tillabéri à côté du fleuve Niger. Je ne sais pas ce qui l'a poussé à venir en Cold Coast, à part le fait de venir chercher de l'argent. Tous les gens avaient l'habitude de circuler comme ça, pour essayer de trouver quelque chose. Quoi qu'il en soit il est rentré au Niger, et c'est là qu'il est mort.

Quant à moi, la raison qui m'a fait revenir au Ghana, c'est que j'ai vu ma vie dans ce pays. J'avais 18 ans, c'était au temps de l'indépendance. J'ai commencé à travailler, à faire le commerce : *buy and sell*. Et jusqu'à aujourd'hui je continue : *buy and sell*. J'achète dans les boutiques et je revends au marché de Madina : du maïs, des vêtements. C'est comme la plupart des nôtres, ils viennent à cause du commerce. Mais moi je parle aussi l'anglais. C'est mieux de travailler à Madina, parce qu'il n'y a pas de marché ici à Ashaley Botwe. Tous les autres qui sont ici vont travailler à Accra, ils quittent chaque matin pour Accra, au marché de Makola, ils travaillent là-bas et reviennent ensuite.

A ce moment là, quand je suis revenu, j'étais à New Town à Accra, c'était mon choix, je ne suis pas reparti à Adabraka. De là-bas je suis parti ensuite à Madina Zongo où j'étais logé dans la maison de mon grand frère. J'ai vu Chief Dagadu là-bas, je l'ai appelé comme mon père et lui m'a dit que je suis comme son fils. Il m'a trouvé un terrain ici et j'ai construit ma propre maison. C'est comme ça que je me suis logé à mon compte et que je me suis installé ici.

Ici c'est chez moi, et je crois que tous ceux que tu vois ici sont venus après moi. Depuis que nous sommes venus nous installer ici nous ne pensons plus à Madina, parce que nous sommes dans nos propres maisons. C'est cela que nous avons choisi. Maintenant c'est devenu notre *hometown*. Tous mes six enfants sont nés à Accra, à Madina Zongo, et ici. Tous sont avec moi, c'est seulement un qui est parti au Togo. Un autre fait ses études à l'université, à Legon. Ils n'ont pas commencé à travailler car ils sont tous encore dans leurs études. Mais ils n'ont pas non plus pensé encore à aller à l'étranger, ou quelque chose de ce genre.

Je suis Ghanéen, mais je vais représenter les Zabrama d'ici à l'ambassade du Niger. Ça ne pose pas de problème, en fait je suis ghanéen et nigérien à la fois, *c'est cinquante, oui ! (en français dans l'entretien)*.

Nous l'expulsion de Busia ne nous a pas affectés. On démarquait les gens entre ceux qui faisaient des allers-retours et voulaient de toute façon partir, et ceux qui voulaient rester. De toute façon c'était une décision personnelle. C'est vrai que beaucoup d'autres ont été chassés d'une manière vraiment triste. Mais plus tard les gens du Niger ont continué à venir travailler au Ghana, et ils n'ont pas vu de mauvaise conjoncture : ça n'a jamais été difficile de trouver du travail pour les Zabrama. Si tu as un problème quelque part, tu va ailleurs, et tu cherches.

Je n'ai envoyé qu'un seul de mes enfants au Niger. Je me suis marié à une femme du Niger, qui venait du même village que le mien. Mais c'était après un premier mariage avec une autre femme ghanéenne, une Ewe. La femme avait mauvais caractère, je l'ai divorcée. J'ai encore des relations avec ma famille au Niger et je leur rends visite. Ma dernière visite remonte à 1998. Aujourd'hui le transport n'est pas trop cher, il faut compter 25 000-27 000 FCFA entre Accra et Niamey, direct, et tu fais ça en deux jours. Mais le problème financier n'est pas seulement celui du transport. C'est pour cela qu'on n'y va pas souvent. C'est pour cela que beaucoup d'entre nous ne vont plus au Niger, ils n'ont pas assez d'argent à donner à leurs parents quand ils vont là-bas. Moi je préfère qu'on me rende visite, plutôt que de me déplacer au Niger, parce qu'ici c'est ma maison. C'est là que je suis, j'ai ma famille ici. Si on veut me rendre visite, on peut le faire.

Ce qui fait que certains ont coupé les ponts avec leurs parents et avec le Niger, ou non, ça dépend des personnes, et de connaître son passé. Et aussi si les gens se déplacent pour garder le contact. Aujourd'hui si quelqu'un vient me rendre visite depuis le Niger, qu'il soit de ma famille ou non, je ne peux pas refuser de lui parler. Je suis un Zabrama *man*. Si un Nigérien vient ici et demande à rencontrer le chef des Zabrama, je ne peux pas lui dire d'aller voir ailleurs. Maintenant si on nous envoie des étudiants du Niger, comme ceux qui veulent suivre des cours d'anglais à l'Alliance française ou étudier à l'Université de Legon, on ne les logera dans nos familles à Accra que s'ils viennent de nos familles au Niger. Sinon, ils devront chercher à louer quelque chose par eux-mêmes. » [Entretien (en anglais) avec le chef Zabrama d'Ashaley Botwe, mars 2009]

**2. L'évolution des emplois** n'est pas moindre : si elle maintient des spécialisations voire des monopoles économiques Zabrama, c'est en les redistribuant sur une communauté plus composite dans ses parcours migratoires, non en restant tributaire des lignées d'origine. Des filières de commerce décloisonnent leur organisation gold-coastienne en s'adaptant à la concurrence des Ghanéens qui ont sur le tard investi l'économie informelle et les petits emplois indépendants.

« Les Zabrama ont encore des travaux spécifiques bien à eux selon leurs origines au Niger. Par exemple, ceux de Mamobi viennent à 90 % du Zermaganda. Mais aujourd'hui tous les Zabrama sont sous la même *umbrella* en matière de commerce et d'activités économiques. Devenir un *big men* est une question de *trust*, ce n'est pas le fait de suivre telle ou telle filière. Au début les Zabrama qui s'occupaient au *black market* étaient des Kouli Kwari de Cow Lane<sup>14</sup>. Mais aujourd'hui ils sont dispersés. Ils s'approvisionnent entre eux en dollars ou en d'autres monnaies, mais sans s'occuper des origines de leurs parents. » [Entretien avec le « Zabrama National Mantshe » et tribal head de Abekan, mars 2009]

Si le portage *kaya-kaya* sur les marchés, la caisse ambulante d'articles divers, la vente au détail de bouteilles vides et l'étal de chaussures importées sont restés associés aux originaires de la Boucle du Niger, ils sont aujourd'hui moins vus comme le monopole d'emploi des ressortissants de Tillabéri, qui s'y embauchaient saisonnièrement par centaines dans les années 1950, à l'instar des Soudanais de Gao et de Bourem à Kumasi, que comme les passages imposés d'une classe d'âge encore dépourvue de ressources migratoires. Les cadets sociaux aspirent en effet à « devenir nous aussi businessmen un jour » :

« Parce que nous savons que les Zabrama qui ont réussi au Ghana, ceux qui ont fait le commerce de chevaux, les marchands de planches, de moutons ou de sel, et ceux qui exportent du maïs, sont passés par là eux aussi. » [Entretien à Adabraka, mars 2009].

Titulaires de places fixes dans les marchés de l'agglomération, d'autres petits entrepreneurs Zabrama signalent de même les écarts qui se sont accrus dans la hiérarchie commerciale. Non seulement les nouveaux leaderships communautaires ont échappé aux zongo Zabrama pauvres, et sont désormais perçus comme « l'affaire d'Akeban », mais la capacité à engager un commerce régulier avec le Niger est en jeu.

« En tant que commerçant, je pourrais envoyer des marchandises entre le Ghana et le Niger : tout dépend des contacts là-bas, pour chercher s'il y a des clients, quelqu'un qui te dit : j'ai besoin de cela, va l'acheter et envoie le moi. On peut envoyer n'importe quel produit qui est

---

<sup>14</sup> Le zongo d'Accra central, qui n'existe plus.



demandé. Les gens te contactent, ou bien ils viennent te rendre visite, ils observent, ils apprennent ce qu'ils peuvent exporter comme cela. A certains moments les gens ont besoin de gari (*farine de manioc*) ou de maïs, ou du sel aussi parce que le sel qu'il y a au Niger, nous ne le consommons pas. Celui d'Agadez n'est pas blanc, c'est celui du Ghana qui est propre.

Il y a d'autres produits que le Niger pourrait vouloir faire venir : des fruits comme les oranges, de la cola, de la noix de coco, des bananes. Mais pour amener tout ça, cela dépend des voitures. Pour les bananes il faut prendre celles qui ne sont pas mûres. Mais ce qui nous fait peur, c'est le temps que tu peux passer à la frontière, tu risques de gâter ta marchandise quand ce sont des produits alimentaires. C'est à cause de cela qu'on ne fait pas ce genre de chose quand on est trop petit en matière de commerce. Les frontières sont trop fatigantes, elles font perdre leur temps aux gens.

Mais pour le commerce des marchandises importées à Tema, là il s'agit de grosses affaires, *unless* si tu as de l'argent. Certains le fond depuis le Niger, ceux qui peuvent remplir un camion en entier. Et ils envoient du mil au retour au Ghana. Ou bien ils font transiter des voitures qu'ils achètent au port de Tema et qu'ils envoient au Niger. Mais ici au marché de Madina on n'a pas les fonds pour cela. Il faut voir chez certains Zabrama *businessmen* à Accra, à Achimota pour les transporteurs, ou au Timber market. Il y en a qui importent du mil depuis le Niger, mais l'oignon c'est plutôt l'affaire des *businessmen* Hausa. [Entretien à Ashaley Botwe, mars 2009]

Ceux qui ont la surface financière suffisante ne jouent pourtant la carte du Niger que parmi d'autres, dans les réseaux d'un commerce mondialisé.

« On a aussi des *big men* à Abekan. Ils sont dans les Forex et le change, dans les Compagnies, les sociétés d'import qui travaillent à partir du port de Tema. Il y a en même qui font des déplacements jusqu'en Asie. Ils ont leurs boutiques ; ils suivent les cours des marchandises, et se dirigent tantôt vers Dubaï, tantôt en Chine. Leurs principaux ports de ravitaillement sont Lomé, Cotonou et Tema, mais c'est le Ghana qui devient le plus important. Même dans le marché de Lomé, 60 % des commerçants importateurs sont des Zabrama qui ont leur boutique ici » [Entretien avec le « Zabrama National Mantshe » et et tribal head de Abekan, mars 2009].

Sans rompre avec ce que Rouch qualifiait « d'esprit de chapelle très particulier aux Zabrama »<sup>15</sup>, ce type d'entrepreneuriat multiplie les interlocuteurs économiques et l'interaction avec d'autres communautés marchandes, ghanéennes et étrangères. L'émergence de carrières plus ouvertes forge donc de nouveaux modèles pour les *new comers*. Elle relativise les références nigériennes au profit de perspectives internationales et multipolaires. Elle inverse les temps de présence entre le Ghana, qui devient point de chute des stocks à écouler, localement et dans la sous-région, et le Niger, qui n'est parfois plus que destination de visite – « ma mère est restée au village ; mon père est reparti chez nous, ma femme est à Niamey » –, secondairement d'aide aux champs. Les migrants temporaires travaillent désormais sur des temps de présence pluriannuels, incluant des moments d'inactivité, et moins sur une base saisonnière. Mais dans une continuité historique remarquable, la distinction économique des *big men* ne coupe pas les liens, ni de redistribution des marchandises ni de cohabitation dans certains quartiers de la ville, entre « le haut » et « le bas » des communautés Zabrama.

Au final, alors que Jean Rouch anticipait dans les années 1950 sur un « être ici et là-bas » aujourd'hui banal dans l'approche ubiquiste de la mondialisation, les Zabrama fixés à Accra se sont multipliés. Ils ont dû confirmer leur option ghanéenne face à des stigmatisations renforcées dans les positions nationalistes : « trafiquants » *smugglers*, « illegal currency

---

<sup>15</sup> « ... le particularisme excessif des communautés Zabrama qui excluent, même dans le simple travail, les gens n'ayant pas la même origine » (Rouch, 1956 : 154).

dealers » – agents du change illégal –, « sunnites réticents à scolariser leurs enfants », « mariages mixtes peu durables », « épouses Zabrama moins entreprenantes que les femmes Hausa dans le petits commerce de rue »... Ils l'ont fait en jouant à la fois sur l'aspiration à la citoyenneté ghanéenne, à l'encontre de discriminations récurrentes<sup>16</sup>, et sur le maintien de pratiques circulatoires avec le Niger, impliquant les cadets de la migration : enfants nés au Ghana, accueil plus sélectif de visiteurs et tutorat de nouvelles générations de navetteurs, qui désormais rapportent les avantages comparatifs du séjour au Ghana à d'autres destinations possibles dans la sous-région, parfois déjà pré-testées.

**3. Cette inversion du sens des relations entre la métropole côtière et l'arrière-pays sahélien accentue les écarts économiques entre sédentarisés.** Elle les rend en tout cas plus visibles quand les plus entreprenants et les plus mobiles des Zabrama n'ont pas coupé les ponts avec ceux qui, piégés par les aléas de l'économie informelle, victimes de l'inflation dans une économie sous ajustement structurel, ou bloqués dans les cours locatives des quartiers congestionnés, se retrouvent captifs du Ghana. La question est donc posée, génération après génération, du logement urbain et de sa densification à l'arrivée de nouvelles recrues du commerce. Ici se discute le zongo : non plus comme phare de la reconversion des routes méridiennes reliant savanes et côte atlantique depuis la fin du commerce des esclaves, ni comme cité de référence Hausa projetée sur de grandes agglomérations. Dans l'expérience Zabrama du Grand Accra, le maintien de l'appellation s'observe à l'échelle de quelques d'îlots bâtis : cadre de cohabitation de différentes vagues de migrants, voisinages musulmans bien que non exclusivement peuplés de musulmans. L'offre de logements y est double : *houses* pour les sédentarisés ; *rooms and verandas* pour les *go and come*. Mais elle n'est pas seulement résidentielle ; les « adresses » Zabrama sont aussi le siège d'arrière-boutiques, du dépôt de biens à rapporter au Niger, d'opportunités d'accès aux devises et aux stocks de marchandises, d'informations sur des chambres et des abris nocturnes plus isolés, de prise de contact avec les imams et avec les *tribal chiefs* en cas de problèmes.

A cet égard, la « culture » du zongo se différencie de celle des ghettos observés dans le Chicago de l'Entre-deux-guerres (Dinan, 1975, Pellow 1988). Le premier est d'abord le produit urbain de routes commerciales terrestres, non de milieux transplantés outre-mer. *A priori* il n'est pas non central dans la fabrique urbaine. Bordure foncière concédée à l'établissement d'étrangers, pas nécessairement dans l'optique de leur marginalisation, il s'inscrit dans des réorientations périphériques dont le premier agent est souvent la puissance publique : comme à Lomé dans les années 1970 (Agier, 1983), et à Fadama dans les années 1960, dont la relocalisation conduira bien des musulmans au nord d'Accra. Les menaces d'éviction qui ont aussi longtemps pesé sur Nima ont poussé nombre de ses habitants à se diriger d'eux-mêmes vers des environnements moins denses. Même reconnus aujourd'hui comme centraux à l'échelle de l'agglomération, ces établissements n'ont qu'un lien indirect avec les pôles économiques formels. Tous n'ont pas généré d'autres centralités, informelles, comme Madina et Ashaiman l'ont fait en périphérie.

Enfin, le ciment est bien religieux dans ce cadre ouest africain, tôt ou tard ferment de division (Pellow, 1985 et 1987). Les zongo sont loin d'être homogènes sur le plan ethnique et

---

<sup>16</sup> Dans l'accès aux contrats publics, du fait de la surtaxe des soins hospitaliers, avec les policiers au passage de la frontière togolaise..., pour ce qui concerne les plus fréquemment cités. A Douala, Blaise-Jacques Nkene oppose de même une xénophobie « ouverte et manifeste avec les populations locales » à une xénophobie « larvée, latente et plutôt insidieuse avec les autorités locales » (Nkene, 1999-2000 : 5)



migratoire (Dougnon, 2007) ; les « supertribalisation » ne sont pas complètes, et ont fait l'objet de discussions académiques ; la suprématie Hausa, si elle a imposé sa langue, n'est guère incontestée (Rouch, 1956 ; Schildkrout, 1970). La mosaïque communautaire se joue au sein de chacun des zongo, non à l'échelle d'un centre-ville comme celui qui retenait à Chicago l'attention de Maurice Halbwachs en 1932.

Les quartiers urbains de type zongo ont donné lieu à des commentaires exemplaires sur l'articulation des figures traditionnelles et moderne du pouvoir en ville, et la transition, d'« étrangers » à « logeurs », qu'assument les réseaux marchands contemporains dans la construction du vivre ensemble ouest-africain. Entre autres expériences ouest-africaines, le triptyque commerce, migration, sociabilité citadine a été bien illustré au Ghana et dans ses métropoles (Schildkrout, 1987 et 1991 ; Pellow, 2002), une fois recomposés les échanges entre savanes et côte et instaurée la rente coloniale. A cet égard, l'anthropologie du zongo illustre un double processus d'identification territoriale et d'autonomisation politique de certains groupes citoyens au regard des autres.

Appuyée sur une série de monographies dans la sous-région, cette approche située est réellement féconde sur deux décennies d'étude et plusieurs villes concernées dans la spécificité de leur développement : Abner Cohen fondant une anthropologie politique de la ville africaine moderne (1969) ; Michel Agier mettant l'accent sur un commerce de longue distance (1983) ; Enid Schildkrout concentrée sur le cas Mosi à Kumasi, et Deborah Pellow attachée à la territorialisation des influences Hausa du centre (1987 et 1991) au péricentre (2002) d'Accra. Seuls les renouvellements de l'Islam et de la société civile dans les années 1990 suscitent une approche multi-située et déjà banlieurisée des zongo de la capitale ghanéenne (Mumuni, 1994 et 2002), comme des communautés musulmanes du Ghana (Weiss, 2007). Cette reproduction élargie des zongo ne va pas toutefois sans changements de sens.

Ecosystème de ressources urbaines, les concentrations musulmanes d'Accra présentent autant de capacités à « digérer » les apports migratoires que celles qui sont reconnues aux quartiers d'accueils de fort *turn over* résidentiel dans la grande ville nord-américaine. Mais elles font l'objet d'une double dispersion : sociale et spatiale. La première découle d'un processus d'individuation qui prolonge, dans la relation des Zabrama sédentarisés et des *new comers* nigériens, celui né de la relation des premiers aux autres communautés musulmanes. La seconde dispersion est géographique. Elle traduit l'adaptation des migrants internationaux à la métropolisation du Grand Accra. De moins de 450 000 habitants au tournant de l'indépendance à plus de trois millions aujourd'hui, s'impose l'analyse de ces changements d'environnement urbain.

## 2. ... A LA MIGRATION DES CONCENTRATIONS ZABRAMA DANS L'ESPACE DU GRAND ACCRA

Dans l'enquête « Pratiques du logement et mobilité résidentielle » de 2000 et 2001<sup>17</sup>, 96 natifs de l'Afrique de l'Ouest, hors Ghana, ont été identifiés parmi les 3 297 résidents de tous âges de 816 ménages de la Région du Grand Accra. Mais sur les sept zones que comptait l'étude, celle de Lagos Town concentre à elle seule les 21 natifs du Niger (Niamey et Gothey pour l'essentiel) et du Soudan-Mali (Gao et Ansong), et ce dans trois des dix cours qui y ont été investiguées<sup>18</sup>. Elle offre donc une bonne entrée en matière dans l'étude des « adresses » ayant présidé sur plusieurs générations à l'insertion des Zabrama dans la capitale ghanéenne.

### Naissance d'une agglomération, 1974-1975



*D'après Survey of Ghana 0501B1-6 (1/50 000)*

<sup>17</sup> Monique Bertrand, IRD : UR 013 « Mobilités et Recompositions Urbaines » et University of Ghana : Department of Geography and Resource Development.

<sup>18</sup> Ces lieux de naissance laissent dans l'ombre les enfants des migrants sédentarisés. Mais ils approchent la part des résidents de la région nés à l'étranger (1,3 % dans le recensement de 2000), celle des naturalisés ghanéens (3,7 % en 2000), et l'importance relative des Songhai-Zarma parmi les migrants internationaux de la capitale au milieu du 20<sup>ème</sup> siècle.

## 2.1. Les zongo de deuxième génération urbaine saturent à Accra-ville

C'est donc sur ce zongo né de transactions foncières sur une « brousse Ga » dans les années 1940, que commence l'étude des configurations résidentielles et professionnelles dans la ville centre de l'agglomération. Depuis les années 1960, Lagos Town dissimule son nom sous celui du quartier administratif Accra New Town, dont la partie occidentale se démarque du zongo par un peuplement de migrants ghanéens Akan. Lagos Town apparaît surtout comme le vis-à-vis d'un Nima dense et déshérité, emblématique des grosses concentrations de *slum dwellers* d'origines étrangères, sur le versant opposé d'un collecteur d'eau de pluie.

### Le zongo congestionné en limite (gutter) de Lagos Town et de Nima



Google Earth, 2004

**Au pied de Lagos Town : Nima gutter concentre la récupération du bois et le ramassage des ordures par des migrantes « Maliennes »**



#### a) Zabrama captifs

L'intrication de différentes générations de migrants et de citoyens est remarquable dans les trois cours visitées. La première maisonnée comprend 45 personnes réparties sur 26 pièces. Natif de la région de Gao (Soudan colonial), son propriétaire de plus de 90 ans est représentatif de la sédentarisation amorcée à la veille de l'indépendance, au moment des



enquêtes de Jean Rouch. Sa venue en Gold Coast date de 1937. A l'époque, Mallam convoyait des chèvres et des moutons jusqu'à Accra, où il rejoint un oncle dans le quartier Hausa naissant de Sabon Zongo. « A l'époque il n'y avait pas trop de travail. C'est lui qui m'a fait entrer dans l'armée. Plus tard c'est lui aussi qui m'a trouvé le terrain de Lagos Town en me mettant en contact avec les vendeurs de terrains comme Malatta ». » [Entretien avec Mallam Amadu, février 2003]. Entre temps Mallam avait changé d'activité et trouvé un emploi aux Postes et Télécommunication qui lui permit de financer ses constructions sur le terrain à partir de 1952, le dernier bâtiment ajoutant le ciment à la brique de terre en 1974. C'est après la retraite, prise en 1977, que l'ouverture à la location de tout un bâtiment a commencé.

Le ménage de Mallam est aujourd'hui associé à ceux de ses fils de 50 et de 30 ans, qui avouent ne pas être capables de construire pour eux-mêmes, parmi ses sept enfants tous nés à Accra. Une fille, dont le mari ghanéen réside à la frontière avec le Togo, reste rattachée au ménage du père, tandis qu'une autre a suivi son mari au Nigéria. Dix autres ménages sont locataires. Avec trois chefs de ménage originaires du Soudan-Mali, trois du Niger (vendeurs de bois, de parfum et de vêtements) et un Mosi dont les épouses viennent du Mali et du Niger, cette composante très stable est devenue plus nombreuse que la famille du logeur. Mais elle confirme la spécificité ethnique de l'ensemble, les trois derniers ménages venus de l'intérieur ghanéen s'y ralliant en se référant à la religion musulmane et à la catégorie de Zabrama.

### **Landlords à Lagos Town : un père migrant sédentarisé, un fils ghanaisé, et leurs locataires**



Migrants directs ou de natifs du Ghana, ces chefs de ménages présentent des différences d'âge marquées. Mais c'est toujours dans la proximité de Lagos Town que se sont nouées les unions des hommes, avec dans tous les cas des musulmanes d'origines étrangères, et que les filles sont mariées dans le même sens à la génération suivante. La fidélité des locataires à la cour et au zongo s'exprime par le fait qu'aucune avance locative ne leur est demandée, deux d'entre eux étant même exemptés de loyer en tant que *home brother* du propriétaire. Mais alors que Mallam a maintenu quelques contacts avec sa lignée d'origine au cours de visites épisodiques, ses fils n'en n'ont guère les moyens financiers et restent vendeurs dans l'environnement de Lagos Town ; alors que Mallam décline une identité de « Ture arabic », pour situer ses origines soudanaise sur une lignée de l'aristocratie religieuse, ses fils se réfèrent pour l'un à la catégorie de Zabrama et pour l'autre à celle de Gao.

Une seconde configuration résidentielle (32 personnes en tout) ressort de la présence d'un ménage Zabrama étriqué, devenu minoritaire parmi sept autres « gens du Nord » dans une cour entièrement musulmane et locative : Busanga, Chamba, Hausa, Mosi, ou Frafra, tous revendiquant des origines au Ghana. Le cas de Brima Zamarama, marié à une femme Zugu

(une ramification Zarma) lors d'une étape migratoire de jeunesse au Nord-Bénin, relève d'une véritable capture résidentielle. Certes l'immobilité de cinq décennies de ce ressortissant de Gothey rejoint celle de son voisin Mallam à Lagos Town, *hometown* de référence de leur génération. Son ancienneté lui vaut un loyer de faveur ; elle le dispense des avances locatives exigées pour plusieurs années depuis les années 1990, et le place comme collecteur des autres loyers en l'absence du propriétaire. Mais à 70 ans, Brima le Zabrama est resté locataire et vendeur de bois, privé de perspectives de visite ou de retour au Niger, en dépit des circulations et des réussites qui distinguaient son réseau d'origine au Timber Market d'Accra.

### Les marqueurs d'un zongo péricentral, "moslem community" et "deprived neighbourhood"



La dernière configuration (82 personnes) diffère enfin par l'âge des ressortissants du Niger, leur migration de *new comers* et leur cohabitation aux côtés de 19 autres ménages locataires quasiment tous assignés à des logements d'une pièce. Trois natifs de la ville de Niamey constituent ici un ménage de célibataires, le seul désigné comme Zabrama aux côtés de petites cellules familiales plus anciennement résidentes : depuis Lagos Town pour les musulmans, mais aussi des migrants du Ghana, Ewe et non musulmans. Il s'agit de deux frères de 24 et 22 ans et de leur cousin de 24 ans, dont c'est le premier séjour à Accra mais qui rejoignent au Ghana leur aîné déjà installé dans la Région Orientale.

Ce cas de figure atteste du renouvellement de la migration nigérienne dans les années 1990, avec des actifs scolarisés jusqu'au niveau secondaire. Les trois se retrouvent pourtant vendeurs ambulants de vêtements, et déclarent de 10 à 12 heures quotidiennes de marche. D'où leur ténacité à rester dans cet environnement stratégique, bien que déjà surchargé et plus cosmopolite. Lagos Town est apprécié pour son « absence de problème de transport en commun ». Mais ses limites sont aussi connues à moyen terme : une fois le loyer acquitté pour deux ans, le prix à payer pour la centralité, la priorité va aux économies. Entre 2000 et 2001, le jeune frère a pu financer une visite de deux mois à Niamey, les temps de l'aventure économique au Ghana et des séjours au pays s'étant clairement inversés dans cette dernière génération. Un quatrième célibataire de 18 ans les rejoindra en 2001, lui aussi depuis la capitale nigérienne, en quête des mêmes emplois. Mais si le quartier est bien déterminant dans leur logique d'écoulement commercial, ni le logement ni les autres occupants de la cour n'assurent de moyens d'approvisionnement.

La pression démographique a donc atteint son comble du fait de la proximité des principales zones d'emploi formelles et informelles d'Accra. Elle conduit ceux qui le peuvent, migrants ou landlords des précédentes générations citadines, à en sortir au prix de navettes quotidiennes plus longues dans l'agglomération.

## b) Migrants et cadets disséminés

Dès l'indépendance, Ashaiman offre une voie de sortie des vieux zongo issus d'entreprises Hausa, au profit d'une lointaine concentration ouvrière à l'est d'Accra. C'est désormais l'excroissance de Tema, plus que d'Accra-ville. La nouvelle souche résidentielle découle d'un pôle formel d'emplois dans le port, les usines, la construction de la ville nouvelle de Tema, dans lequel des ressortissants de la Haute-Volta, du Niger et du Togo, entre autres migrants, se sont fortement investis. Cette banlieue-dortoir s'inscrivait pourtant dans la droite ligne d'une tradition de zongo cosmopolite<sup>19</sup>, mêlant Ga « indigènes » et Ewe « de l'Est » aux vieilles associations de « gens du Nord ». 28 *tribal communities* sont aujourd'hui représentées dans ce qui est devenu en 2000 la quatrième ville ghanéenne en importance, désormais devant Tema. Les Zabrama y sont donc présents, mais sans position de force et disséminés des vieux quartiers aux extensions les plus récentes.

### L'excroissance de Tema : ouvrière et cosmopolite



D'après Survey of Ghana 0501B (1/50 000), 1974-1975

« Je suis le représentant Zabrama depuis le 1<sup>er</sup> mars 1999, pour tout Ashaiman. Je n'ai pas été à l'école mais j'ai appris l'anglais en étant soldat dans l'armée. Je suis né au Niger, et je suis venu pour une première fois en Gold Coast à l'âge de 18 ans, avec un frère du même village que moi. C'était en en 1947 ; j'y suis resté trois ans, puis je suis reparti dans notre village de Kokoro dans le département de Tera, au nord-ouest de Niamey. Après quelque temps, je suis reparti encore vers 1953-54. Avec l'indépendance j'ai intégré l'armée ghanéenne, jusqu'à ma retraite en 1972. J'étais chauffeur, je conduisais pour les officiers. J'ai servi longtemps dans un bataillon de Takoradi avant de rejoindre Michel Camp dans la capitale. J'ai mené une vie de cantonnement

---

<sup>19</sup> Les toponymes Hausa de « Zongolaka » (constructions en argile) et de « Tunlako » (enclos à bétail, lieu d'approvisionnement des bouchers d'Accra) s'enfouissent dans la mémoire collective sous de plus fonctionnels « Frafra Market » (les Frafra sont des ressortissants du nord du Ghana) et « Night Market », ou sous les noms redevenus Ga de circonscriptions électorales. Celle de Shinagbe rappelle ces routes transnationales de convoyage des bovins et ovins sahéliens, avant le déplacement de leur terminus plus à l'Est sous la pression de l'urbanisation.

dans plusieurs casernes, et j'ai même fait partie des troupes que le Ghana a envoyées au Congo quand Mobutu a renversé Lumumba.

A ma retraite, un officier m'a conseillé de prendre mes droits et de repartir dans mon *hometown*. Il parlait du Niger où on avait renvoyé des gens. Mais moi j'ai trouvé que l'idée n'était pas bonne et j'ai préféré rechercher des véhicules à faire travailler à Accra. C'est ainsi que j'ai payé ma maison à Ashaiman qui était en plein développement. Histoire aussi d'être parmi mes frères musulmans. Je n'ai pas cherché un terrain avec Tema Development Corporation. Mais j'ai acheté la maison déjà construite avec un autre migrant qui repartait volontairement chez lui. C'était à 400 000 Cedis de l'époque, et avec un papier. Comme j'étais derrière l'immeuble Valco, j'étais près d'une des rares routes carrossables de l'époque. Une fois installé, j'ai fait l'acquisition de deux camions qui en travaillant me permettent de vivre ma retraite. Je cultive aussi un peu.

Le travail a bien évolué ici. Sous la colonisation, c'était des travailleurs saisonniers embauchés comme *cocoa farmers* et dans l'extraction du sel. Après 1960, il y a eu des emplois dans les usines et au port de Tema ; les plus chanceux étaient embauchés dans les usines mais ils devaient déposer une candidature qu'un frère déjà embauché devait appuyer. Le port a tourné pour les gens du Niger, du Mali, du Burkina, du Bénin-Togo et du Nigéria. Les autres activités étaient le commerce en lien avec tout ce qu'on pouvait voler au port. Mais avec l'expulsion de 1969, chacun a dû défendre sa vie et a réalisé que le pays n'est pas pour toi. C'est pourquoi les Nigériens font aujourd'hui du commerce plus que tout autre chose. Aujourd'hui, beaucoup viennent vendre leurs tissus sur l'épaule jusqu'ici ; et ils dorment même à Ashaiman. Je connais au moins un conteneur qu'ils ont récupéré comme ça, comme abri. Mais ils s'approvisionnent à Accra avant de vendre à Ashaiman. Quant au commerce de bétail il n'est plus pratiqué à Ashaiman proprement parler, il a été relégué sur une autre place, plus à l'Est. D'ailleurs ce n'était pas trop une activité pour les Zabrama, plutôt les Hausa ou les Mosi. Ce sont les Fulani qui gardent les bêtes dans les ranchs où se font les achats, et là où les bouchers viennent se ravitailler.

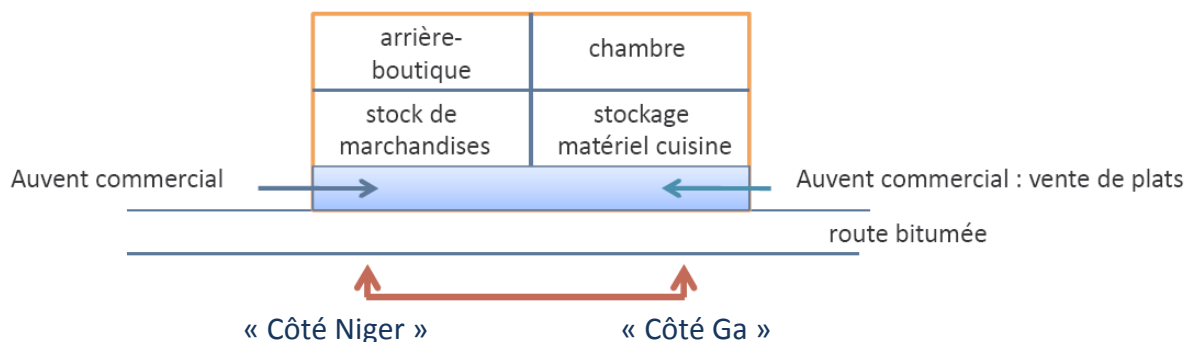
Aujourd'hui des Zambrama se battent pour devenir des élus locaux, des députés et même des Ministres, tandis que les *new comers* restent attachés au Niger. Ce qui les distingue maintenant c'est la scolarisation des enfants. Il est vrai que peu d'enfants de Zabrama vont à l'école ; c'est notre rôle de *chief* de les encourager à cela. Moi-même j'ai eu cinq enfants nés au Ghana : l'un est médecin, une autre fille est partie au Nigéria avec son mari ; les trois autres vivent dans la maison familiale à Ashaiman. » [Entretien avec le représentant Zabrama de Ashaiman, mars 2008]

Mais la dispersion est plus manifeste encore quand elle se produit à l'échelle de logements pionniers, comme dans la communauté « indigène » de Teshie. Situé en périphérie d'Accra, ce dense quartier de pêcheurs Ga s'urbanise en effet tardivement dans les années 1980, et reste peu ouvert à la location. En bordure de l'une des rares voies bitumées qui le traverse en longeant la côte, une pseudo-maison partagée entre deux ménages de célibataires retient pourtant l'attention, au nombre des « arrangements résidentiels » par lesquels les habitants d'Accra font plus généralement face à la pénurie de logements depuis deux décennies<sup>20</sup>. Celui d'étrangers n'est pas moins incongru ici que celui de natifs. Ses logiques sont d'abord commerciales dans un quartier mal relié au centre : le gardiennage d'un fond de marchandises justifie une formule locative dont ni le bailleur ni le financeur ne sont présents.

---

<sup>20</sup> Pas de place ici pour une toilette privative, mais le quartier recourt de toute façon aux équipements communautaires.





« Côté Niger » : venus depuis moins de deux ans des environs de Niamey, trois « frères » de 17 à 25 ans (l'aîné marié, les autres célibataires) s'y trouvent achalandés en vêtements de sports, montres et tissus importés de Chine par un commerçant Zabrama basé en ville. C'est lui qui loue, avec une avance de quatre ans, la boutique et l'arrière-boutique faisant office de logement. Les résidents nocturnes en sont donc les hébergés à titre gratuit, selon les catégories du recensement ghanéen. Le *turn over* de revendeurs est garanti quand certains interrompent leur séjour à Accra pour aider aux trois mois de culture familiale au Niger ; les perspectives d'écoulement ne sont pas négligeables dans ce secteur peuplé ; les loyers sont surtout bien moindres qu'à Lagos Town. Quand l'un des jeunes garde le fond d'inventaire pour la clientèle environnante, les deux autres se rendent en ville, par les transports en commun et au prix d'embouteillages conséquents, pour promener leurs articles dans les rues marchandes.

### Nouveaux arrangements résidentiels à Teshie : essaimage urbain et sécurisation des stocks de marchandises



« Côté Ga » : le manque d'espace n'est pas moins facile à vivre pour trois ressortissants du quartier qui ne disposent même plus d'une véranda pour dormir dans les cours paternelles : un élève, un apprenti et un chauffeur en quête d'embauche se partagent ainsi une pièce en retrait dans l'autre partie de la « maison ». Ces célibataires de 21-22 ans n'assument pas non plus la charge du loyer. C'est la mère de l'un d'entre eux qui le fait, en n'usant de la portion de cour que de jour pour son propre étal alimentaire. En bordure de route, la vente de plats cuisinés est toujours appréciée dans une ville où le repas en commun et à domicile n'est pas une habitude. Elle est donc pourvoyeuse de revenus stratégiques dans des familles aussi singulières que celles des Ga de la côte, dont les époux ne cohabitent pas sous



le même toit, chacun assurant sa part de subsistance. Le local attenant à la vente permet donc d'entreposer fourneaux et gamelles, mais sert aussi de pièce à dormir pour les trois jeunes, dans l'attente d'une chambre vacante en famille.

Outre le fait qu'il renoue avec d'anciennes affinités entre Ga et Zabrama, ce type de dissémination résidentielle répond donc aux faibles exigences de la dernière génération de migrants nigériens. Il leur assure malgré tout une insertion urbaine meilleure que celle des *porters* et des *hawkers*, portefaix et vendeurs ambulants saisonniers, qui passent leurs nuits dans les abris de fortune d'Ashaiman ou d'Achimota : conteneurs reconvertis, kiosques, marchés de nuit... Pour ceux-là, un lien « domestique » est alors recherché auprès de vendeuses de plats, « mamans » d'adoption Ga pour la plupart. En plus d'une restauration régulière, les sans-toits leur confient épargne et effets personnels en attendant le retour sur le Niger. Dans tous les cas, ces arrangements suivent le déplacement et le fractionnement de stocks marchands importés en direction des clientèles excentrées.

## 2.2. “Caretakers for the Ga” : essaimages territoriaux des faubourgs de la ville aux banlieues de l'agglomération

D'autres entreprises Zabrama ont été plus collectives depuis les années 1960, générant de nouveaux voisinages et se montrant parfois structurantes dans le développement de périphéries urbaines. S'inscrivant désormais dans le devenir d'une grande capitale, elles font glisser ces nouveaux établissements Zabrama vers des figures fragmentées : morceaux de localités et communautés forcément minoritaires dans la masse migratoire.

Avec ce renouveau urbain, pourtant, plus de référence au patronage politique Hausa : l'intermédiation sociale entre les propriétaires coutumiers Ga et les migrants « pionniers » candidats à l'achat de parcelles dans l'intérieur des terres, est le fait de *caretakers*, gardiens et rabatteurs de clients, nés au Niger.

« Si l'on compare ce que les chefs Ga de Sempe et ceux de La<sup>21</sup> ont fait avec des caretakers Zabrama, on peut vraiment dire qu'il y a une relation de confiance entre les Ga et nous. Depuis le temps que les Zabrama sont venus ici, ils travaillent avec les Ga, et ceux-ci ont vu leur caractère, la manière dont ils pratiquent leur propre religion, parce que dans l'Islam on n'aime pas truffer les gens. En matière de biens acquis, et même d'argent, ils peuvent le confier à un Zabrama pour qu'il le garde. Parce qu'à ce moment il n'y avait pas de banque. Même après deux ans, trois ans, ils sont sûrs de pouvoir venir et réclamer leur argent. C'est comme cela que la confiance est venue entre eux. Maintenant si les gens viennent avec leur famille, les Ga leur disent d'accord, tu peux t'installer, être notre représentant pour vendre aux autres.

Les Zabrama sont devenus proches des Ga à cause de leur bon caractère. Au temps colons, quand nous entrions dans cette ville pour nous mélanger avec les autres, nous travaillions dur dans le commerce, comme kaya ou comme manœuvres. C'est comme cela que les Ga ont vu la manière dont nous sommes des gens de confiance. Ici au Ghana, le caractère des Ga est meilleur que celui de tous les autres. Ils n'ont pas de partialité, pas de tribalisme. Même dans de petites localités, la même famille vous accepte et tu peux les marier. N'importe quelle chose qui peut leur porter bénéfice, ils peuvent te le confier. C'est différent d'autres endroits comme Kumasi et ailleurs. Dans ces villes si tu veux une parcelle, tu ne trouves rien tant que tu ne caches pas ta vraie origine. Mais avec les Ga, *no problem*. » [Entretien à Ashaley Botwe, mars 2009]

---

<sup>21</sup> Sempe et La comptent parmi les domaines coutumiers d'un milieu autochtone stratifié sur plusieurs siècles et pas toujours soudé dans son histoire politique.

L'explication est de son temps : l'interaction ne fait plus référence aux Gurunsi<sup>22</sup> ; mais Ga et Zabrama aiment à souligner qu'ils sont souvent du même côté de l'échiquier politique ghanéen : d'abord comme Nkrumahistes, partisans de Kwame Nkrumah à l'indépendance malgré ses réquisitions foncières mal indemnisées dans la capitale ; puis favorables à Jerry Rawlings à l'issue des coups d'Etat de 1979 et de 1981, malgré ses campagnes de répression de la fraude économique ; et aujourd'hui au NDC contre le NPP, malgré un équilibre difficile à trouver dans les deux camps à l'égard des électeurs musulmans<sup>23</sup>. Amorçant une mobilité résidentielle élargie, les nouvelles installations Zabrama sont donc le fruit de délégations foncières. Mais comme à Accra-ville elles activent le réflexe des *new comers* à s'agréger aux migrants déjà sédentarisés et à s'inscrire en ville autour de leurs adresses.

### a) Zabrama Line : figure avortée du zongo ?

Face à un Sabon Zongo de référence Hausa dans les mêmes faubourgs occidentaux d'Accra, ou en comparaison des masses cosmopolites de Nima et d'Ashaiman, Zabrama Line manque de poids démographique, de visibilité administrative (il n'est qu'un secteur de quartier parmi d'autres de peuplements mixtes) et aujourd'hui de *big men*. « Au temps de Kwame Nkrumah », dans la première décennie d'indépendance, il est pourtant né d'arrangements néo-coutumiers entre la chefferie Ga de Sempe, une lignée de Ga convertis à l'Islam, un migrant natif du Niger, et ses co-originaires.

« Nous étions enfants, nos parents nous amenaient dans ce coin qui était alors une vraie brousse nommée "who knows ?" en Ga, pour cultiver de la patate et du manioc. C'est là que mon père s'est installé ensuite en venant de Abossey Okai près de l'ancienne usine de bougies. La terre appartenait à la chefferie de Sempe qui était en conflit d'empiètement avec les gens de Dansoman, et les deux clans Ga en étaient venus à la justice<sup>24</sup>. La justice trancha en faveur de Sempe. Du coup, leurs chefs se décidèrent à installer des caretakers. Mon père avait été leur témoin à la cour de justice. C'est pourquoi il leur a demandé ensuite un terrain pour installer sa famille. Or un Zabrama man du nom de Zaku vivait déjà dans l'ancienne maison de mon père. Il s'occupait de chevaux qu'il achetait depuis le Niger et qu'il gardait dans notre cour pour ses transactions. Avec le départ de ses logeurs, lui aussi a demandé une terre à garder près de leur nouvel emplacement. Mon père l'a donc orienté vers le chef de Sempe et l'a installé de nouveau à côté de sa famille.

Zaku s'appelait en fait Abdoulaye ; il est venu s'installer ici avec son neveu qu'il avait appelé du Niger quand il s'était fixé en Gold Coast. Il l'a pris ensuite comme chef pour Zabrama Line, quand lui est devenu le « Zabrama Chief » pour tout Accra. Il a continué le business des chevaux qu'il avait commencé dans notre cour à Abossey Okai, mais il a cessé ensuite, il y a plus de 35 ans de cela. Il est décédé il y a 15 ans, et son neveu est mort après lui il y a environ cinq ans. Depuis c'est la confusion entre les Zabrama pour la succession de leur chef au niveau local. Et ce sont ceux de Abekan-La Paz qui sont plus puissants que nous pour les fonctions de chef national des Zabrama.

Zaku prenait part au Conseil de la chefferie de Sempe. Il s'était vu confier 99 lots de terre sous la forme de baux emphytéotiques comme le font les Ga avec les terrains qu'ils vendent aux

---

<sup>22</sup> Ces esclaves raziés dans la seconde moitié du 19<sup>ème</sup> siècle par les cavaliers des chefs Zarma Gazari et Babatu, et vendus sur la côte, se seraient assimilés aux Ga et continueraient de payer allégeance symbolique à leurs anciens maîtres (Rouch, 1990).

<sup>23</sup> Le National Democratic Party et le New Patriotic Party (une fraction de ce dernier reprenant l'héritage nationaliste de Busia à l'encontre des étrangers) dominent la vie politique depuis 1992, justifiant les alternances présidentielles de 2001 et 2009.

<sup>24</sup> Pour les conséquences de ce conflit à Sabon Zongo, voir aussi Pellow, 1991.

migrants, et il les a partagés seulement entre des Zabrama. 66 autres parcelles ont ensuite été ajoutées par les chefs de Sempe sur une extension. Certains Zabrama sont mariés à des non Zabrama et n'ont aucune envie de retourner au Niger ; quant aux nouveaux migrants, ils continuent de faire des *go and come*. Mais beaucoup de propriétaires ont revendu ensuite leurs maisons, et sont partis s'installer vers des places plus aérées. Les terrains sont devenus coûteux aujourd'hui à Accra. Une parcelle à Zabrama Line peut financer l'achat de 3 ou 4 à Kasoa. » [Entretien à Zabrama Line, avril 2008]

Mais malgré son défaut de visibilité politique aujourd'hui, le processus d'essaimage ne diffère pas de celui réalisé chez les concurrents à Abekan, dans la même vague d'urbanisation des années 1960-1970. Toujours pour se protéger d'empiètements coûteux à plaider en justice sur leurs domaines, ceux de réquisitions publiques comme ceux de voisins coutumiers, ce sont ici les Ga du clan Asere qui ont attiré sur leurs terres des migrants musulmans et Ewe, par l'intermédiaire de caretakers entreprenants et fiables.

« Mon grand-père est venu à Accra dans les années 1920 depuis les environs de Dosso, en disant qu'un jour il repartirait au Niger, et moi je suis né en 1969 ici, c'est Abekan qui est devenu mon *hometown*. D'abord il travaillait au chemin de fer ; il habitait à Achimota qui relevait alors de la Région Orientale, car la région d'Accra n'existait pas en ce temps. Mon père est né à Achimota. Il a été à l'école et il travaillait aux Postes et Télécommunications. Il a fait aussi une école allemande et il a travaillé ensuite dans les voitures. J'ai aussi un oncle qui lui a marié une femme Ga de Korle Gonno (ouest d'Accra).

De Achimota mon grand-père est venu ensuite tout droit sur une terre reliée au chef Nii Boye. Les terrains étaient devenus difficiles à acquérir à Accra Central. Les propriétaires Ga lui ont donné l'endroit pour fonder un zongo. Lui a déménagé en 1968, après pas mal d'allées et venues avec Achimota. Les relations avec les Ga étaient faciles : ils demandaient juste des moutons et du schnaps. Mon grand-père a donc distribué des terres par portions en tenant les Ga au courant de ce qu'il réalisait. Abekan s'est peuplé dans les années 1960. Ses habitants étaient avant à Nima ou Sabon Zongo, car les terrains étaient devenus difficiles à acquérir dans la vieille ville, ou à Achimota pour les plus nombreux, sur les terres de Gbese. Abekan était alors un *new land*. » [Entretien avec le représentant Zabrama d'Abekan, mars 2009]

La référence au zongo glisse ainsi vers les quartiers septentrionaux d'Accra, mais sans les délimitations physiques qui caractérisaient les niches musulmanes de la Gold Coast. Ces micro-concentrations génèrent des voisinages musulmans plus lâches dans des quartiers qualifiés de « mixtes ».

## **b) De Madina-Zongo à Ashaley Botwe**

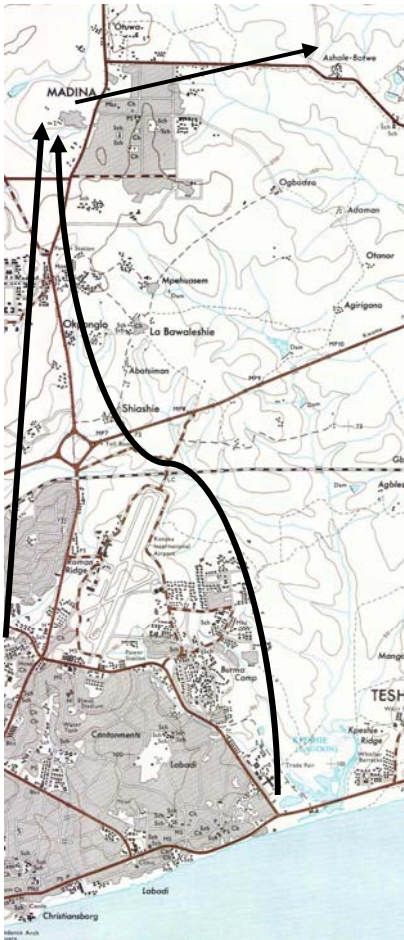
Le projet territorial observé aujourd'hui plus au Nord<sup>25</sup>, et désormais sur deux générations de banlieue, est plus conséquent à deux titres. Des années 1960 aux années 1980, l'essaimage communautaire et la mobilité résidentielle s'organisent d'abord dans la durée : à la première vague de peuplement succède un second bourgeon de transactions foncières, orchestrées par le même intermédiaire Zabrama sur un terroir en cour d'urbanisation. L'attachement de ses clients au schéma de regroupement des musulmans se lit d'autre part dans un marquage toponymique non moins durable : la double référence à la cité du Prophète

---

<sup>25</sup> De 1984 à 2004, ces domaines fonciers sont à cheval sur les Districts Ga et de Tema. La carte de ces collectivités territoriales locales a été ensuite refondue à deux reprises, avec un découpage plus fin.

(Médine) et au zongo ouest-africain résiste à la substitution de noms Ga qui marque la capitale sous la Quatrième République ghanéenne<sup>26</sup>.

### Naissance d'un front de banlieue : Madina-Zongo jouxte la nouvelle centralité commerciale de la gare routière et du marché de Madina



D'après Survey of Ghana  
0501B4 (1/50 000), 1974-1975



Google Earth, janvier 2010

Phare des concentrations démographiques de banlieue, Madina est bien devenue la 11<sup>ème</sup> localité du pays, en passant de 7 500 habitants en 1970 à près de 77 000 en 2000. Mais tant les premiers *landlords* que les représentants actuels de la ville n'ignorent pas le rôle de « Chief Dagadu » dans la constitution du quartier occidental de Madina-Zongo, entre autres points d'accroche de l'urbanisation par delà le domaine universitaire de Legon. L'entrepreneuriat foncier d'un Dagadu ressemble à celui de Zaku : même gardiennage des réserves Ga, respect des allégeances dues aux chefs coutumiers, reversement d'une partie des dividendes réalisées sur les transactions foncières. Mais il en diffère aussi dans l'idée de

<sup>26</sup> Les autorités en charge de la redéfinition des circonscriptions électorales ont bien tenté de substituer, ici comme ailleurs dans le Grand Accra, des noms « locaux » à ceux qui avaient déjà servi de repères à la progression d'un peuplement de migrants. Mais la force numérique de Madina, et la cohésion politique des musulmans de son « quartier Zongo », ont permis de préserver le statut d'enclave musulmane sur un domaine coutumier Ga, nonobstant un peuplement de plus en plus cosmopolitique et l'intégration de migrants ghanéens et étrangers non musulmans. Avec la restructuration administrative de 2004, le chef-lieu du nouveau district Ga East Municipal échappe cependant à Madina, au profit du petit établissement « indigène » de Abokobi.



réserver les terrains confiés par les Ga pour « faire nombre » non aux seuls ressortissants du Niger, mais « à tous les musulmans ».

« Le chef Zamblama est décédé en 2001. Il représentait de très nombreux migrants venus de Gao et du Niger. Mais nous avons aussi un chef Hausa pour l'ensemble de la ville. Celui-là vient d'un autre quartier de Médina fondé par un originaire du Nigéria. Parce que Zongo et le reste de Madina, ça fait en fait deux *backgrounds*. Le premier à s'installer à Madina était un Kado (*un dogon ressortissant du Soudan colonial*) nommé Teh, il y a 50 ans. Il est mort il y a 30 ans. Il était venu ici depuis Nima car le gouvernement lui avait donné une terre à Shiashie, avant de la reprendre : le terrain ne convenait pas à un *resettlement* parce qu'il était trop proche de l'aéroport<sup>27</sup>. Du coup le déplacement s'est fait dans ce qui deviendra Madina, sur une terre des gens de La qu'on appelle aussi Labadi sur la côte. Sous Nkrumah dans les années 1960 il y eu différentes relocalisations comme celle-ci. Les compensations se faisaient seulement en terres, pas en argent. Les gens payaient « pesewas » (*quelques centimes*). C'est comme cela qu'est né Madina Estates au moment de la construction de Nima Highway. Mais ici il ne passait qu'une voiture par mois. Comme on était éloigné du reste de la ville, personne ne voulait s'y installer. A son retour de la Mecque, Teh décida de donner le nom de Madina à son hameau. Le nom précédent était Nkwantanang qu'on vient de reprendre aujourd'hui pour la circonscription électorale, le seul village dans les environs. Aujourd'hui Madina est devenue attractive pour tout le monde, y compris des nouveaux migrants quand les maisons s'installent et que de nouveaux propriétaires acquièrent des terrains. Les gens cherchent à se loger, et ne regardent pas au zongo. L'amélioration des infrastructures s'est faite en relation avec le marché qui est devenu très grand sur la route du Nord, depuis Atomic Junction.

Quant à Dagadu il est parti de Labadi sur la côte d'Accra. Le gouvernement avait pris là-bas aussi le contrôle foncier, pour la construction de Trade Fair (*le centre international d'exposition commerciale d'Accra*). C'est pourquoi les gens de La, qui étaient ses logeurs, ont décidé eux-mêmes de le relocaliser dans ce qui deviendra Madina-Zongo, en en faisant leur *caretaker* et en lui demandant de mettre du monde autour de lui. Les gens venaient principalement de Nima, de Mamobi. D'autres étaient ses compatriotes du Mali et du Niger, direct ici. Mais les Hausa restaient surtout basés à Accra, et peu sont venus ici. » [Entretien avec l' élu local de Madina-Zongo, avril 2008]

« Dagadu était un Zabrama du Niger, mais on ne sait pas où se trouve son village d'origine. On connaît notre père surtout comme Chief for Zongo et Chief Zamblama. Il est venu en Gold Coast vers 20 ans. Après quelques mois à Kumasi, il est descendu à Tarkwa où il a travaillé six mois comme « galampse » : il cherchait de l'or dans la prospection minière africaine. Puis il a continué à Takoradi : il transportait et vendait le poisson avec les pêcheurs et les fumeuses. Il est venu ensuite à Accra par bateau : il était à James Town, chez les Britanniques, et faisait le commerce de petits articles. Dans ces pérégrinations il n'était pas seul : ils étaient deux quand ils ont commencé à travailler pour des Blancs comme employés de magasin. Quant ils ont gagné un peu d'argent, ils ont commencé à fabriquer et vendre des briques à leur propre compte. Un entrepreneur, un homme Ga, les a vus et leur a demandé de s'embaucher sur les chantiers pour lesquels il avait des contrats à Nima. C'était dans les années 1950. C'est aussi par son intermédiaire qu'ils se sont installés à Labadi sous la protection des Ga de la côte, et qu'il a appris son métier de *surveyor* (géomètre et contrôleur de travaux) dans la construction.

Ensuite son compagnon a décidé de faire le commerce de bétail. Dagadu était désormais seul et n'était plus intéressé par être embauché par un patron. Il s'est rendu populaire auprès du chef Nii Aniatey Kokroba de Labadi qui lui a fourni du travail pendant plus de 10 ans. On était dans les années 1960 ; l'érosion de la côte obligeait la communauté à déplacer des maisons de son petit zongo. Le chef a donc montré à Dagadu les terres qui sont actuellement occupées par Madina-Zongo. Les réquisitions que menait l'administration sur d'autres parties de son domaine encourageaient le chef à garder la main sur les terrains les plus au Nord. L'emplacement a donc

---

<sup>27</sup> Cela n'a pas empêché ce terroir Ga de donner naissance ensuite à la banlieue résidentielle aisée de East Legon.

été cédé à Dagadu pour la somme symbolique de 12 Cedis et pour un bail de 50 ans. Dagadu est venu superviser cette brousse, et il y a fait venir ses gens : il voulait que l'endroit soit un zongo, peuplé exclusivement de musulmans. Il s'y est installé le premier, en 1963-1964, et après des aller-retour avec Labadi, il y a définitivement déménagé en 1976. C'est lui qui a peuplé le Zongo, comme agent des chefs de Labadi. Il a installé plus de 200 familles. » [Entretien avec le fils cadet de Dagadu, étudiant, à Madina-Zongo, avril 2008]

« Dagadu parlait le Hausa et le Sonrai, mais il n'avait pas été à l'école, et il était contre pour ses propres enfants. Il en a eu en tout 13. Trois sont décédés parmi les six garçons. Parmi les sept filles, les trois qui sont mariées à des Zabrama vivent au Niger et au Mali ; une est mariée ici à un Hausa, une autre à un Igbo du Nigéria, et une réside chez son mari, un Kassima, à la frontière avec le Burkina Faso. C'est seulement les enfants de sa deuxième femme, une Ghanéenne, que les plus jeunes de ses enfants ont continué les études. Les gens qu'il a installés ici, certains possèdent parfois deux ou trois terrains dans l'agglomération. La terre était bon marché, et les Ga étaient d'accord. Aujourd'hui encore, il est meilleur que les musulmans et les chrétiens ne se mélangent pas à l'échelle d'une localité. Si l'on prend le cas du Zongo, on peut dire que 70 % des maisons sont pour des musulmans, mais que 30 % des habitants sont des locataires. Certains propriétaires retraités vivent encore à Madina Zongo, et parmi eux quelques-uns ne veulent pas voir des chrétiens comme locataires. Mais le refus le plus fort concerne en fait les Dagomba, même musulmans, car ils font trop de bruit et se mettent en groupe entre eux en accusant d'autres musulmans de ne pas être de vrais Ghanéens. » [Entretien à Madina-Zongo, mars 2009]

Rodé d'abord sur le domaine de La, en lien avec le chef Nii Aniatey Kokroba de l'époque, cet entrepreneuriat foncier se prolonge ensuite sur les terres septentrionales de la communauté de Teshie, dont dépend toujours Ashaley Botwe. Ici les toponymes Ga règnent en maîtres. Les migrants ne peuvent que déformer en « Sabotwe » ce nom d'une personnalité du terroir. De 400 habitants en 1984 on passe à 12 000 en 2000. Ces transactions plus tardives inscrivent la petite communauté Zabrama rencontrée aujourd'hui dans le secteur de « Peace V. Junction », entre le vieux hameau et son New Town, dans une aire de présence musulmane aérée. Les résidents de ce noyau partagent désormais leurs mobilités quotidiennes, sensiblement accrues, entre le marché de Madina, devenu attractif, et la fidélité à la concentration marchande de Makola, au centre d'Accra.

« C'est en 1978 que Dagadu a fait le partage des terres du chef Nii Kwe de Teshie, qui était également un ami à lui. Il s'était vu confier le rôle de *caretaker* par ici, depuis Madina-Zongo, et il vendait des terrains pour le compte des Ga. Une cinquantaine de Zabrama ont acquis leur terrain comme cela avec lui, mais Dagadu vendait aussi à d'autres que des Zabrama. C'était pour tout le monde. Mais si tu ne sais pas qu'un terrain est à vendre quelque part, tu ne peux pas acheter. C'est pourquoi les gens n'ont pas acheté sans lui. Les gens des zongo sont comme ça : la personne qui vend cet endroit, elle y amène sa famille, ses gens, et elle y installe un représentant qui devient le *tribal chief*.

Dagadu est décédé à présent, c'est moi qui prends le relais pour ceux qui recherchent des terrains pour s'installer. Le zongo c'est entre nous, on se connaît comme musulmans et on se rassemble dans notre mosquée, ça suffit. Ce n'est pas une mosquée uniquement pour nous les Zabrama, car les *tribes* sont nombreuses ici, mais c'est nous qui l'avons construite. Dagadu avait demandé le terrain auprès du chef Ga, on s'est cotisé pour ça et on a construit le bâtiment. Ici nous avons les Zabrama, les Gao, les Chamba, les Kotokoli, les Mosi, les Busanga, les Dagomba, mais c'est difficile de dire lesquels sont les plus nombreux. Il n'y a pas un chef spécial pour les musulmans, comme il y en a un à Madina. Mais si on compare les Gao et les Zabrama, ce sont ces derniers qui sont les plus nombreux à Ashaley Botwe. Les Gao n'ont de chef propre actuellement, ils sont derrière nous. Les Ewe ou les Akan eux, ils ont chacun leur *tribal chief*. Chacun de ces groupes a reçu des parcelles de Dagadu, elles nous viennent des Ga à travers lui. » [Entretien avec le représentant Zabrama de Ashaley Botwe, mars 2009]

### 3. DES FORCES CENTRIFUGES ? INDIVIDUATIONS RESIDENTIELLES ET NOUVEAUX ENTREPRENEURIATS COMMUNAUTAIRES EN PERIPHERIE DE REGION

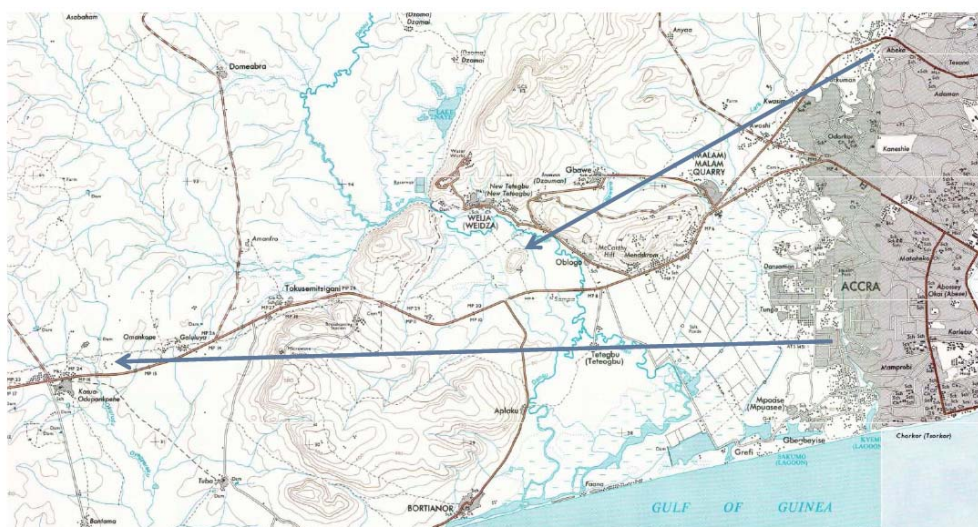
Depuis les années 1990, l'élargissement des mobilités résidentielles se joue à une échelle inédite pour certains Zabrama, en plus d'assumer leurs origines étrangères et le renouveau de circulations commerciales internationales. Les lieux du « business » sont maintenus en cœur de ville : Makola pour le grand marché, Tudu pour ses réseaux de change, Accra Central pour la convergence encombrée des véhicules, tandis que le dynamique marché de Kasoa est peu investi par les Zabrama qui habitent la localité. De nouvelles maisons abandonnent le modèle architectural de la cour sur la frange périurbaine ; leurs propriétaires accèdent aux terrains par des réseaux d'information plus diversifiés ; le standing immobilier relativise la priorité du regroupement des musulmans entre eux, y compris quand la maison d'un chef fait face à une église (Kasoa). Les navettes domicile-travail deviennent donc métropolitaines, selon des temps de transport qui ne peuvent se gérer qu'en véhicules privés. C'est donc à grandes enjambées dans l'espace régional, sur de plus longues distances quotidiennes et des communications volontiers téléphoniques, que se recompose le lien communautaire Zabrama.

#### 3.1. Au-delà de l'agglomération urbanisée en continu

Trois derniers exemples d'« adresses » nigériennes apparaissent ainsi en bordures internes et externes du Grand Accra.

##### a) New Achimota et Oblobo depuis Abekan

**Sur le front Ouest de la métropolisation : les réserves foncières de la route de Winneba sont investies par les Zabrama depuis les années 1980**



*D'après Survey of Ghana 0501B (1/50 000), 1974-1975*

On retrouve d'abord le représentant d'Abekan dont le grand-père avait animé des transactions foncières au nord d'Accra-ville. Trente ans plus tard, relai est pris par son successeur, le troisième Chief Zabrama du quartier : et pour sa propre résidence de New Achimota, désormais séparée de la cour familiale ; et comme agent foncier des Ga sur leurs domaines de l'Ouest, encore ruraux au début des années 1980. Rapide et spéculative, l'urbanisation du District Ga entrainera deux remaniements administratifs en 2004 et 2008.

« Les Ga aiment avoir des gens installés à leurs côtés et moi je procède à mon tour de la même manière. Ce sont mes sœurs qui sont restées à Abekan, mais moi je suis aussi sur des affaires de terrains qui sont aujourd'hui dans le District de Ga South, sur la route de Winneba : le chef de Oblobo m'a fait appeler car il pense y installer des gens. Les terres appartiennent à différentes familles des clans Asere et Gbese, mais ils n'ont pas de problème de limites entre eux ici. C'est pourquoi de nombreuses personnes sont parties s'installer par là depuis Abekan, comme aussi à Nii Boye Town, Ga West. Au départ c'était un terrain qui avait été réquisitionné par le Général Acheampong (au pouvoir dans les années 1970) pour un complexe sportif. On a débuté les ventes depuis Abekan. Déjà Nii Boye Town compte beaucoup de Zabrama et a aussi son chef Zabrama » [Entretien à Abekan, mars 2009].

Ces orientations centrifuges vont jusqu'à accoler de « nouveaux zongo » à de vieilles implantations musulmanes sur des étapes commerciales précoloniales et coloniales. Aux portes de la région capitale, les zongo d'origine de ces localités ont perdu des habitants en tombant plus ou moins dans l'orbite d'Accra.

#### **b) New Dodowa, depuis Madina-Zongo**

C'est d'abord le cas de Dodowa, au débouché des collines Shaï qui font la transition vers la Région Orientale au nord de celle d'Accra. Les migrants nigériens saisonniers rencontrés dans le vieux zongo de ce chef-lieu de district rural occupent les chambres à bas coût locatif de maisons Hausa et Wangara. Leurs parcours diffèrent assurément de ceux des Zabrama qui commencent à investir le « nouveau site » de Dodowa. Celui-ci se trouve pourtant sur le même domaine foncier que celui des familles Shaï qui, glissant de terroirs refuge vers la plaine après la paix coloniale, avaient déjà concédé une place à leurs « étrangers de passage » sur les routes de la kola et du bétail. Les « gens du Nord » ont donc été instrumentalisés dans une stratégie de peuplement du bas-fond de Dodowa. Mais la zone tampon ainsi fixée contre les prétentions coutumières de voisins Ga les a durablement sécurisé sur des terres de cultures et leur a donné un statut d'alliés privilégiés des autochtones dans la vie locale. C'est depuis ce middle land que des colporteurs nigériens, Zarma venus de Dosso et Tamachek originaires de Tahoua, relient aujourd'hui les marchands de fripe et les semi-grossistes chinois d'Accra et ma clientèle villageoise des environs de Dodowa. S'ils sont d'abord décrits comme Zabrama par leurs logeurs ("we live in a zongo, we don't care about their background and thru origin, we see them as moslems"), ils se présentent ensuite plus précisément et en français.

« Ils sont devenus plus nombreux que nous. Ils viennent régulièrement à Dodowa pour vendre leurs marchandises à Agomeda ou Somanya dans le District. Ils s'approvisionnent en ville : tissus, ceintures, montres et torches électriques. Certains sont très jeunes, mais d'autres sont vieux et vraiment pas robustes. Ici nous nous les musulmans ghanéens nous nous plaignons car les temps sont difficiles, mais eux ils continuent de venir chez nous « en quête de meilleurs pâturages » ! La chambre là-bas, ils sont au moins six à dormir là-dedans, c'est surtout pour



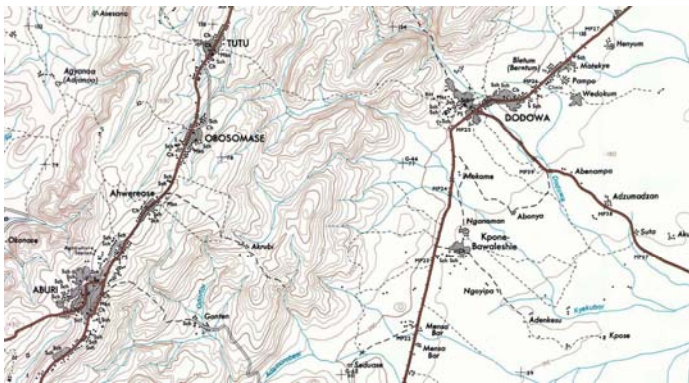
mettre leurs affaires en sécurité Ils ne veulent pas dépenser leur argent ici au Ghana » [Entretien avec l'Imam Wangara, Dodowa, mars 2009]

« Ils achètent des vêtements à Accra, et ils reviennent ici dans les villages. Beaucoup de leurs clients, des femmes, leur passent commande pour leurs achats en ville. Ils n'achètent pas au port de Tema, ils achètent plutôt les vêtements d'occasion à Okaishie et Makola, en fonction de leurs clients. Avant les *Nago people* (*commerçants yoruba*) venaient faire la même chose ici, avant l'expulsion de 1970, mais ils ont dû tous partir et ne sont plus revenus ensuite. » [Entretien avec le chef Hausa de Dodowa, mars 2009]

« Nos ressortissants de Tahoua peuvent tout autant se diriger vers le Nigeria. Mais Dodowa est un point de chute *peaceful* et beaucoup de gens parlent le Hausa. D'une année à l'autre, d'une semaine à l'autre on peut très bien changer pour une autre occasion. Nous faisons le petit commerce. Parfois nous nous prenons des marchandises avec un patron ; d'autres vont acheter leur propre fond à écouler. La clientèle des villages ici n'a pas trop le temps ni les moyens d'aller à Accra, elle nous fait des commandes et on va acheter en ville pour eux. On arrive parfois à faire encore du commerce en repartant au Niger, ou en revenant au Ghana un peu plus tard. On amène des produits du Niger du type de ceux qui ne sont pas cher, comme le thé, qui vient par le Sahara. De l'autre côté, les produits intéressants qu'on prend au Ghana sont les *materials*, les tissus qui servent à habiller les hommes, à coudre des pantalons ou des complets, et aussi le manioc, pour la fabrication du gari.

Nous on n'est pas les seuls à quitter le Niger pour venir ici. Et puis les Hausa qui viennent comme nous de Tahoua. Mais maintenant on croise aussi les Ghanéens au Niger. Ils remontent pour faire la traversée du désert, par exemple à Agadez. Certains d'entre eux sont devenus très forts pour trouver des passeurs aux gens de toute l'Afrique de l'Ouest qui veulent passer en Algérie ou en Libye. » [Entretiens à Dodowa, mars 2009]

### **Dodowa au pied des collines Shaï : de l'escale commerciale au chef-lieu du District rural de Dangbe West, aux portes septentrionales de la capitale**



D'après *Survey of Ghana 0501B (1/50 000)*, 1974-1975



*Google Earth*, 2010

Dans cette vieille continuité, Dodowa voit aussi récemment l'arrivée de nouveaux résidents qui pourraient compenser à leur manière les départs pour Accra qu'enregistrent les vieilles familles d'un chef-lieu de district encore rural, ayant du mal à leur proposer des emplois économiques loin de la côte. Ceux-là apparaissent non loin de la station de service de la ville, sur la route régionale. Ils sont décidés à quitter les maisons familiales congestionnées de Nima, Mamobi, ou encore Madina, pour s'installer « chez eux » sur des terrains pas trop chers. New Zongo selon certains [« Comme leur mosquée est encore une structure provisoire, ils prient le vendredi avec nous et nous invitent pour leurs cérémonies »], new site pour d'autres, il s'agit bien de les démarquer du vieil établissement musulman. Leur désignation

comme « burghers » (bourgeois) relaie celles de « business men » et de « big men » dans les commentaires de la distinction sociale.

Car ce marché foncier n'a plus rien à voir avec l'installation des premiers musulmans de Dodowa, alors dans le registre du sacré<sup>28</sup>. Désormais les intérêts coutumiers sont fractionnés en familles de vendeurs, chacune désignant son « agent » pour la circonstance. Celui-ci est originaire de Tamale (Région Nord), ce qui explique qu'il sert pour l'essentiel des hausaphones. Venu à Dodowa pour travailler pour une société de travaux publics, il y est resté après la fin du contrat. Son statut d'étranger au terroir conduit justement les Shaï à lui demander de répartir les lots entre les candidats à l'acquisition, en faisant monter les prix mieux qu'eux-mêmes ne sauraient le faire. De quelques acheteurs on passe ainsi à plusieurs dizaines, qui s'épargnent ainsi les mauvaises surprises fréquemment associées aux transactions coutumières dans la capitale.

L'un des acheteurs est le chef intérimaire de Madina-zongo, dont l'une des deux épouses est en cours d'installation, la seconde étant orientée sur une autre maison en préparation... à Kasoa. Avec ces distances prises dans deux grandes périphéries, on se trouve assurément dans une stratégie d'évitement des zones urbaines les plus denses et de déserrement résidentiel, que sert la conduite d'un véhicule 4X4. La rupture avec la communauté d'origine n'est pourtant pas consommée, loin s'en faut. Ce double investissement n'est rédhibitoire : ni pour les ventes de carburant qu'il a reprises de son père, une affaire qui profite d'un bon système de distribution vers l'intérieur du pays depuis Madina ; ni pour les notable de son zongo qui le poussent à en reprendre la chefferie.

### **c) Kasoa : de 2 500 habitants en 1984 à 35 000 en 2000**

Le dépassement en nombre d'un vieux zongo est encore plus fulgurant à Kasoa, sur la route côtière de la Région Centrale. Cette ville champignon fait oublier le nom local de Oduponkpehe en étant désormais rattrapée par les navettes journalières d'Accra. Son représentant Zabrama inscrit lui aussi sa trajectoire personnelle dans la lignée de son père : un mixte de mouvements internationaux et de mobilité résidentielle urbaine, qu'il rapporte dans un mélange de français et d'anglais.

#### **Accra central : un lieu d'investissement commercial tenace pour les Zabrama**



*Google Earth, 2002 et 2010*

#### **Aux portes de la région capitale : du zongo au New Town de Kasoa**



<sup>28</sup> « Nos ancêtres avaient pactisé avec les Shaï en prenant des secrets avec eux. »

« Je suis né au Ghana, à Achimota, en 1964. A l'époque ce n'était pas un quartier d'Accra, c'était dans Eastern Region. Quand il y a eu l'expulsion de Busia, mon père en a profité pour me ramener au pays. Nous sommes de Wallam dans le Zarmaganda, le même village d'origine que l'ancien Président du Niger. J'ai fait ma scolarité au Niger. Après le collège, j'ai étudié la mécanique automobile, pendant une année. En 1982, j'ai décidé de revenir au Ghana parce que toute ma famille s'y trouvait alors. Mon père y était reparti et était installé à Adabraka. Il faisait le *black market* et j'ai repris ses affaires. Mais j'ai ouvert mon propre bureau de change en 1992 après que Rawlings a décidé la libéralisation du change dans les Forex bureau (en 1988). J'avais la licence, mais ça ne marchait pas aussi bien que le *black market* à cause des taxes à payer. Alors j'ai laissé le bureau et je suis revenu au *black market*. J'envoie mes frères à Tudu, ils me rejoignent sur mes portables.

Mon père avait commencé au Ghana en travaillant au marché : il vendait des chaussures et des tissus. Mais il a pris ensuite l'habitude du change qu'ont les Nigériens au Ghana. C'est notre activité à nous, notre habitude de Nigériens. Les Zabrama ont aussi d'autres secteurs d'activités : le bois, le commerce du fer à béton. Et certaines sont toujours liées à nos villages au Niger. Par exemple, les Sonrai de la région de Tillabéri étaient souvent occupés dans le commerce du charbon et dans le marché noir. Ceux du Zaramaganda comme nous sont dans la filière de commerce de bouteilles vides. Mais mon père lui, il n'a pas suivi cette voie. Ce sont des activités que les Ghanéens n'ont pas repris après l'expulsion. Mais avec les Forex bureaux, là les Ghanéens sont devenus même plus nombreux aujourd'hui que les Zamrama, à cause de l'ouverture des licences.

J'ai habité avec mon père jusqu'à ce que je puisse acheter mon terrain et construire ma maison à Kasoa, en 1995-1996. Moi j'ai acheté un terrain de 600 m<sup>2</sup> à 400 000 Cedis. A l'époque, tu ne pouvais pas trouver ça en ville. Mais aujourd'hui il faut compter dans les 40 millions de Cedis ! J'ai été désigné Zabrama *chief* en 2004. Je suis le premier chef pour Kasoa, car avant seuls les Maliens avaient leur chef. Cela montre que nous sommes devenus assez nombreux ici. En fait je suis aussi le chef pour les Nigériens qui gardent leur nationalité. Mon père et ma mère eux sont en vie, mais ils sont définitivement rentrés au Niger. » [Entretien (en français) avec le représentant Zabrama de Kasoa, mars 2009]

### 3.2. A l'ère régionale, une nouvelle génération de leaders Zabrama

Nettement individualisés, ces derniers essaimage résidentiels ont aussi en commun d'être encadrés par de jeunes entrepreneurs. Le profil social et politique de ces quadragénaires fait rebondir la relation historique nouée entre différentes générations de migrants Songhaï-Zarma.

Leurs projets immobiliers et leurs transactions foncières les inscrivent dans un rapport de plus en plus spéculatif aux ressources de la métropole, dans lequel ils rejoignent d'autres Ghanéens. Parvenus à une relative aisance économique comme entrepreneurs musulmans, ils sont aussi conduits à rechercher l'augmentation du capital scolaire de leurs familles, ce qui était encore rare chez leurs aînés présentés comme « rétifs à l'école des Chrétiens ».

« Mes sœurs qui sont restées dans notre *family house* ne font que la couture. Mais mon épouse à moi a été scolarisée. Elle travaille dans la société de son père qui s'occupe du transport de noix de coco » [Abekan, mars 2009].

« Parce qu'avant nos parents étaient concentrés sur le commerce, c'est la seule chose qu'ils prenaient en considération : *always business, market market market*. Mais maintenant les choses

changent. Les Zabrama veulent avoir leurs écoles, ils les financent pour aider à construire le pays et la nation (Ghana). Par exemple nous avons deux écoles du premier cycle. Après cela nous voulons construire cette Senior Secondary School (*lycée*) pour aider le quartier. Les gens ont leur nationalité, ils cherchent à se développer et à contribuer au développement de leur pays. Kasoa est un bon exemple pour les Zabrama, parce qu'ils sont maintenant nombreux là-bas. Ils ont un zongo, mais il y a aussi une nouvelle place où des Zamrama ont commencé à s'installer. C'est devenu une grosse localité. Et bien les Zabrama de Kasoa aussi ont construit des écoles ; ils veulent faire d'eux-mêmes des gens *educated*. De telle sorte qu'il y aura moins de travail à faire pour le gouvernement. » [Ashaley Botwe, mars 2009]

En se rapprochant d'autres « bourgeois » de la périphérie métropolitaine, les Zabrama aisés valident à leur manière les cycles résidentiels démontrés dans les métropoles nord-américaines : dé-ségrégation ethnique et re-ségrégation socioprofessionnelle (Duncan et Duncan, 1955). Mais depuis ces maisons excentrées, les proximités économiques n'effacent pas tout-à-fait les affinités d'origines migratoires : « la désignation d'un jeune comme *tribal chief* n'a pas fait l'unanimité : les vieux l'ont contesté depuis l'ancien zongo de Kasoa. Mais il a pu rallier les autres par son dynamisme et aussi parce qu'il parle bien l'arabe en plus de l'anglais. » [Kasoa, mars 2009].

**1. Fait notable** dans les logiques de pouvoir issues du milieu Songhaï-Zarma : les trois leaders locaux sont aussi **ceux qui reçoivent le plus des gens du Niger** : visiteurs de leurs famille ou navetteurs du Sahel, « pas nécessairement de mon village. Il y en même qui viennent du Nigéria et demandent après moi à Kasoa. » Soit parce ces *big men* sont vus comme « ceux qui en ont les moyens et doivent le faire à la suite de leurs parents » (Dodowa) ; soit qu'ils circulent eux-mêmes activement entre le Ghana et le Niger (Kasoa) ; soit qu'ils se revendiquent d'une aristocratie de chefs nigériens qui attire les migrants de même souche géographique.

« Nous nos origines sont nobles. Notre famille au Niger était celle du *chef de canton* (*prononcé en français*) de Dosso, là où est aujourd'hui le Zarmakoye Maidanda, le dernier représentant d'une dynastie de rois. Tandis que d'autre Zabrama, ici aussi au Ghana, sont connus pour être nos familles d'esclaves. Jusqu'à présent il n'est pas possible de se marier avec eux. Ce sont des choses que l'on sait, non par le nom de famille mais par ses origines. » [Abekan, mars 2009]

A cet égard, la maison familiale d'Abekan conserve le rôle d'accueil des visiteurs, à l'égard duquel le chef Zabrama ménage des cercles plus restreints : son propre ménage et des parents installés en Europe qui sont dirigés vers la maison de New Achimota. La pluri-localité résidentielle permet ainsi de « tenir rang » dans un double espace international.

Garder la notabilité politique et le pied à terre communautaire semble moins enthousiasmant pour le chef intérimaire de Madina-Zongo. Mais c'est le compromis nécessaire pour faire accepter une autre pluri-localité, liée au déménagement des coépouses, et maintenir une activité économique à part entière dans l'héritage du père.

« Les Gao qui *go and come* depuis le Mali occupent une grande cour derrière la mosquée, mais ils ne revendiquent pas de chef Gao. C'est moi qui suis leur relais à Madina comme le faisait mon père El Hadj Seydou jusqu'à son décès en 2001. Mon père venait du Soudan français, j'ai repris ses affaires. Moi je suis un business man, vraiment je n'ai pas le temps, j'ai trop de choses à régler. Mais le Zongo Chief, je le fais après mon père. Des migrants du Niger, du Mali, du Sénégal, j'en vois tous les jours chez moi, 24 heures sur 24 ! C'est pourquoi beaucoup de gens font pression sur moi, pour que je prenne la relève comme chef Zongo.



Le père avait cessé de rendre visite à nos parents de Gao. Sa dernière visite remontait à 1991. Moi je continue de garder quelques relations avec le Mali, mais je ne pense pas au commerce. Je suis un business man, j'ai vraiment trop de choses à régler ici. Certains gens de Gao ont commencé à faire du commerce entre leur région là-bas et le Ghana, parce que les affaires transitant par le désert depuis l'Algérie marchaient moins bien. Et ils savent que la plupart de leurs gens au Ghana sont des commerçants capables de nouer des relations dans toute la côte du Golfe de Guinée, avec le Togo, avec la Côte-d'Ivoire. Mais aujourd'hui c'est bien le Ghana qui assure le plus de bénéfices. Un de mes frères est installé à Tema. Depuis qu'il fait du commerce avec Abidjan, au moins trois Gao ont quitté la Côte d'Ivoire pour nous rejoindre. » [Madina-Zongo, avril 2008]

Quant au représentant de Kasoa, il tire parti de visites régulières à Niamey, où ses frères travaillent dans la fonction publique, plus que dans le canton d'origine au Niger, pour scolariser des enfants et développer de nouvelles entreprises économiques en lien avec le change.

« J'ai encore des relations avec le Niger, j'en suis revenu ça ne fait même pas deux semaines. J'ai 9 enfants et j'y envoie certains d'entre eux. Mais pas ma fille qui étudie à l'université de Legon ; elle ne connaît rien du Niger. Et je fais aussi du commerce avec le Niger. Mes deux femmes sont Zabrama d'origine. La première a eu 5 enfants, et elle vient du même village que moi, c'est une cousine. La seconde est née au Ghana, de père Zabrama mais de mère Hausa. Elle n'est jamais allée au Niger, et tous ses parents sont installés aux Etats-Unis maintenant. Parmi mes enfants, actuellement deux sont au Niger, chez mon grand frère. C'est lui qui est fonctionnaire à Niamey, à la Société des Eaux du Niger. Chez lui j'ai ma fille aînée, qui redouble sa terminale, tandis que l'autre est en CM2.

Mais par ailleurs, beaucoup d'étudiants nigériens viennent à Accra. Justement on était en réunion hier avec eux, pour que leur association travaille de concert avec nous. Mais contrairement aux Ghanéens, les Zabrama du Ghana n'envoient pas leurs enfants à l'étranger, en dehors du Niger. Ce sont des destinations qui ne sont pas encore dans leurs habitudes. » [Kasoa, mars 2009]

Individuels ou de lignée, économiques ou sociaux, ces entrepreneuriats Zabrama et Gao ne se posent donc pas en pure autonomie : ni à l'égard du pays d'origine ni à l'égard du *hometown* ghanéen, zongo de référence familiale. Même lorsqu'ils plaideront la ghanaisation, jusqu'à arguer de territoires de référence pour leur communauté sur le sol ghanéen, ils ne se coupent pas des opportunités à « faire nombre » à travers de nouvelles générations de migrants.

**2. Fait rare**, par contre, au regard de l'espace migratoire Songhaï-Zarma : les représentants montrent **des fratries et des descendance désormais ouvertes sur des destinations extra-africaines**, en Europe et en Amérique du Nord, qui rejoignent celles de l'émigration ghanéenne.

« Je suis allé de nombreuses fois au Niger et je garde des relations avec ma famille, même si je ne suis pas né là-bas et que je ne comprends que deux mots avec le français. Mais pas mes enfants. Mon épouse est Zabrama mais ghanéenne. Parmi les six enfants que j'ai eus avec elles, aucun ne va au Niger. Par contre j'ai un garçon qui est au Canada, il est marié à une canadienne. Au Niger je n'ai pas de contrat, je ne suis pas enregistré comme commerçant, mais je fais un peu de business : je suis le représentant des Tata véhicules indiens, j'envoie du riz et du sucre. J'ai deux autres frères qui sont au Canada et à New York, un autre qui est en Espagne. » [Abekan]

Ce positionnement internationalisé maintient des références sociales très inspirées des hiérarchies statutaires d'origine.

« Ce que nous ne faisons pas comme travail de musulman, c'est la vente d'alcool et le travail en hôtel. Mais le métier de boucher, c'est une question de caste. Ce sont nos esclaves et leur famille qui le font. Moi ma petite fille de 4 ans, son vrai nom est Aïchatou mais on l'appelle *Princess*, parce que nous venons d'une famille royale au Niger. » [Abekan].

« Le chef des Gao a vendu beaucoup de terrains à Kasoa, avec des gens du Niger, des Hausa, des gens du Mali. Dans le zongo on dit de lui que c'est un Buzu (*méprisant : esclave en Hausa*). Les Gao de Kasoa sont en train de chercher un nouveau représentant pour le remplacer. » [Kasoa]

Un tel positionnement n'en inspire pas moins un entrepreneuriat communautaire, tribalo-politique, qu'il s'agit de moderniser dans la vie ghanéenne. A Madina-zongo, le père de l'actuel chef intérimaire, El Hadj Seydou, en montrait les bases sous la Quatrième République ghanéenne, en devenant Président du NDC pour Madina. Après de petits emplois, ses activités dans le stockage de carburant lui vaudront une place de notable de premier plan aux côtés de Chief Dagadu. Elles ajouteront à l'entrepreneuriat foncier de celui-ci (*supra*) une capacité à s'engager dans les affaires communautaires de Madina-Zongo. Au début des années 2000, la chefferie du zongo commence donc à glisser de la famille de Dagadu à celle de El Hadj Seydou, plus riche et mieux représenté en *big men* parmi ses fils. L'argument que le simple géomètre Zabrama avait tracé à « faire nombre » sur le plan territorial, débouche donc pour son compagnon Gao sur celui à « faire nombre » de voix dans la bipolarisation électorale des années 1990-2000.

« C'est le commerce qui l'a fait migrer en Cold Coast, où il s'est installé et où il a marié deux femmes : ma mère qui est originaire de la Région Volta et une autre épouse, qui vient du Sahel par sa famille mais qui est née au Ghana. La première fois que El Hadj Seydou est venu au Ghana, il était conducteur de tro-tro dans la Région Orientale. Puis il est descendu à Accra, jusqu'au village Ga d'Okponglo. Il y occupait une petite case et a commencé à faire le commerce des montres. Mais le gouvernement de l'époque était en train d'acquérir les terres de East Legon, et a décidé de les relocaliser vers Madina-Zongo. C'est là que Dagadu en a fait un leader et le consultait en toute occasion.

Sa situation économique avait évolué : de vendeur de produits variés, il est devenu vendeur d'essence, et s'est installé sur le bord de la route de Madina : il avait quelques barils de pétrole au niveau de Atomic junction, de quoi entreposer et écouler vers l'intérieur. Puis ce fut le premier coup d'Etat de Rawlings en 1979, la chasse aux trafiquants et à la corruption. El Hadj Seydou a été soupçonné de trafic et de revendre des produits ghanéens vers la Côte d'Ivoire ou le Togo, pour trouver des devises plus fortes, comme souvent ceux qui se ravitaillaient depuis le port. On a brûlé ses barils et il a dû s'enfuir. Il s'est caché en Région Volta et même sa famille ignorait où il se trouvait. On le croyait mort. C'est son jeune frère qui a géré les affaires en attendant. Mais El Hadj Seydou est revenu à Madina-Zongo quand les choses se sont calmées et il a repris ses activités de transport. Ses affaires ont vraiment repris à partir de 1988, et il a exercé des fonctions de chef jusqu'à sa mort en 2001.

Il haïssait le tribalisme. Il était plutôt intéressé par le gouvernement de la communauté Zongo, pas par un groupe ethnique en particulier. Il a dépensé beaucoup d'argent pour Madina-Zongo ; il engageait aussi sa responsabilité dans les cas de funérailles et il montrait qu'il était capable de redistribuer. Il continuait d'entretenir de bonnes relations avec le Conseil traditionnel de La, en offrant aux Ga des vaches pour leurs sacrifices. C'est vrai que Madina est née d'un *resettlement* sur un terrain du Gouvernement : des terrains ont été donnés pour les retraités de la Légion du Ghana, ainsi que pour l'association des vétérans ghanéens. Mais il s'agissait d'une petite portion

de l'actuelle ville de Madina, vers le bas, et d'un endroit ouvert. C'est pourquoi les relations avec les Ga ont été maintenues. Comme El Hadj Seydou s'était engagé dans de bonnes relations politiques avec le NDC, c'est toujours le cas avec ses enfants. Son fils gère aujourd'hui cinq ou six dépôts de ventes de carburant depuis Madina, c'est lui l'actuel Président de la Filling Station Association au Ghana. » [Madina-Zongo]

L'investissement du champ politique gold-coastien par les migrants avait déjà avancé avec l'arrivée au pouvoir du CPP de Nkrumah (Rouch, 1956 ; Schildkrout, 1974), avec même une longueur d'avance des musulmans « étrangers » sur ceux des Territoires du Nord. Souvent variables et scissipares dans leurs géométries locales, les leaderships se positionnaient alors plus face aux groupes « autochtones » et aux Hausa de leurs villes qu'aux autorités nationales. Ils ont essuyé ensuite les heurts des républiques et des coups d'Etat ghanéens. Chaotique entre 1968 et 1981, la scène politique devient bipartisane après 1992, ce qui renouvelle de plus anciens arguments : ghanaisation *versus* escapisme (lors de l'expulsion de Busia, lors des chasses aux fraudeurs), discrétion ou offensives (construction d'écoles, ouverture de routes commerciales jusqu'en Chine)...

Les migrants les plus « ancrés » renouvellent ainsi leur capacité à drainer, autour de leurs positions de pouvoir économique ou de leur maîtrise foncière de la capitale, les plus « mobiles » : des migrants pas tout à fait sédentarisés, des locataires en quête d'installation, des Zabrama en flottement professionnel dans les conjonctures incertaines. Car depuis la Quatrième République ghanéenne, et « comme aux premiers temps du CPP, il est facile aux étrangers de voter sans considération d'origine ni de naturalisation ». Avec le fait de déclarer des enfants nés au Ghana ou d'avoir une mère de nationalité ghanéenne, le renouveau politique des « années Rawlings » constitue un levier non négligeable d'adhésion à la cité. Il débouche même sur une quête de reconnaissance nationale.

**3. Fait inédit : l'entrepreneuriat politique que les représentants Zabrama portent n'est plus borné à l'échelle du quartier et de la circonscription électorale locale<sup>29</sup>.** Les caractères d'enclave du zongo ont trop souvent fait ressortir Zabrama comme « facilement divisés entre eux, avec des problèmes de relève dès que l'un des leurs décède ».

L'élargissement du lobbying communautaire est donc aujourd'hui défendu par des hommes qui s'affirment « citoyens ghanéens tout en étant d'origine nigérienne ». Le fait de se réunir à l'ambassade du Niger n'est pas vu par les chefs Zabrama comme une contradiction. La nouveauté consiste alors à retravailler le récit des origines au Ghana, comme le font bien des migrants Mosi et Kotokoli héritant quant à eux d'une histoire transfrontalière avec la Haute-Volta et le nord du Togo. Il s'agit de faire reconnaître publiquement, au plus haut niveau de l'Etat ghanéen, les souches territoriales que revendiquent les Zabrama antérieurement aux frontières coloniales. A l'encontre des justifications individuelles de la nationalité ghanéenne, quant aux lieux de naissance des enfants et de leurs mères, l'argumentation devient collective. Elle s'aligne surtout sur un modèle communautaire Ashanti, de référence fondamentale dans l'histoire contemporaine du pays : est pleinement citoyen ghanéen celui qui peut prouver ses droits d'usufruitiers auprès d'une instance coutumière locale, et prétendre à l'héritage au moins symbolique d'une chefferie ancrée au sein des limites actuelles du pays.

---

<sup>29</sup> D'après Jean Rouch, les représentants Zabrama du Ghana ne s'étaient réunis que trois fois depuis la Seconde Guerre mondiale.

Ce n'est donc pas un hasard si les représentants d'Abekan et de Kasoa s'inspirent de dignités habituellement liées aux *Stools* (attributs autochtones du pouvoir) à Accra : le premier revendique le titre de « Mantshe » comme représentant national des Zabrama. Le second baptise « Palace » le simple local où se réunissent ses co-originaires. L'un est l'autre négligent aujourd'hui le titre Hausa de *serkin*. Ils travaillent davantage à la promotion de « l'épopée Gazari-Babatu », et le fait que cette aventure militaire précoloniale se serait intentionnellement arrêtée à Yendi au nord du Ghana. Les repères historiques sont plus que flous : « Babatu était un guerrier Zabrama qui est venu il y a 300 ans pour fonder Yendi. » [Kasoa] Et peu importe les alliances mouvantes et les rapports de force qui ont mis fin aux raids esclavagistes à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle. La localité porte un nom Songhaï (« un mot qui signifie *dry my clothes* ») ; elle abrite la tombe de Babatu ; elle a fait essaimer des villages Zabrama dans la carte foncière locale. A elle seule elle refonde l'identité ghanéenne des Zabrama à partir d'arguments territoriaux repris de la société d'accueil.

Comme dans la communauté musulmane du Ghana plus généralement (Weiss, 2007), les années 1990 ont vu la montée en force de nouvelles légitimités politiques, ainsi que de modes d'organisation inspirés de ceux de la société civile au moment où le pays retrouvait le multipartisme. Les entrepreneurs politiques Zabrama s'en inspirent, avec une ONG tout juste consacrée à cette reconstitution historique en 2008 et à l'écho politique qu'ils en attendent auprès d'un futur gouvernement du Ghana.

« En fait les Zabrama ne viennent te voir que quand ils ont un problème, de décès ou de police. Pour le reste, ils sont individualistes. Ça leur vient de l'argent. Chaque groupe d'origine a une association de ressortissants. Mais une autre activité est en train de prendre place pour les Zabrama de tout le Ghana. On se rencontre et on essaie de mettre en place une association des noms de Babatu et Gazeli, les chefs militaires qui étaient venus du Niger pour conquérir le nord du Ghana. Et même la chefferie est restée Zabrama là-bas. De là des Zabrama se sont installés au Ghana depuis avant le temps colon. Ils ont fourni des militaires et des policiers à l'histoire de la Gold Coast puis du Ghana, et ils ne connaissent pas le Niger. Le but de l'association c'est de faire en sorte que le gouvernement reconnaisse les Zabrama comme Ghanéens, par exemple en allant à Yendi et en s'exprimant publiquement sur cela.

Notre association se réunit à l'ambassade du Niger, avec des avocats et des docteurs. On a commencé depuis un an seulement. Ils sont en train de chercher un autre endroit. Mais le problème de notre reconnaissance comme de vrais Ghanéens se pose, pour nous comme pour les Gao. Les Hausa et les Yoruba n'ont pas le même problème. Même les Kotokoli sont désormais reconnus à partir de points d'implantation qu'ils ont eus au nord du Ghana. Le problème de reconnaissance se voit tous les jours. Par exemple à l'hôpital : nous nous devons payer plus, comme des étrangers. C'est comme en politique : nous nous ne pouvons pas candidater à des postes de députés et de Ministres. On est toujours suspecté d'être des étrangers, et ça dès que tu te rends au Niger par le Togo et le Bénin. Ici il y a un Gao qui est Président du NDC pour Kasoa. Il est El Hadj mais il n'a pas été à l'école alors il ne pourra jamais aller plus loin en politique. Il n'y a qu'en affaires où on n'a pas de problème. Quand le NDC était au pouvoir (avant le retour électoral de 2009), on aurait pu demander nous aussi une reconnaissance comme les Kotokoli l'ont fait pour eux.

En fait, il n'y a pas de bons leaders chez les Zabrama. Ce sont des gens trop préoccupés par réussir leurs affaires. Le vieux Nsonti avait organisé quelque chose depuis Zabrama Line, au niveau régional, mais depuis sa mort chaque quartier a son leader et nous n'avons rien, pas d'organisation au dessus jusqu'à ce jusqu'à ce qu'on lance notre association de Babatu. Parce qu'il faut pour nous aussi que le gouvernement reconnaisse les Zabrama comme Ghanéens, en se rendant à des funérailles à Yendi et en s'impliquant à l'égard de nos ancêtres dans les cérémonies nationales. » [Kasoa]



« Mon grand-père est mort en 1999. Il était chef pour Abekan-zongo. Puis son père lui a succédé en devenant aussi chef Zabrama pour tout le Ghana. Les *notables* l'ont désigné pour être le premier au niveau national. Après sa mort, en 2000, c'est moi qui a pris la succession, pour tout le Ghana et donc automatiquement pour Greater Accra. J'ai pris le relai de Chief Nsonti à Zabrama Line. Mais Chief Nsonti était chef au niveau de Greater Accra, il n'était pas chef au niveau national car la fonction n'existait pas encore.

Nos ancêtres Babatu et Gazali (*l'inversion est significative*) étaient impliqués dans le commerce des esclaves, comme de nombreux groupes, jusqu'à l'abolition de 1899. Nous nous sommes sentis leurs enfants. Ils ont besoin d'être reconnus eux aussi. C'est pourquoi la représentation des Zabrama au niveau national existe désormais : pour que le pays les reconnaisse comme Ghanéens. Parce que s'ils veulent briguer des postes politiques, les Zabrama sont obligés de cacher leur *tribe*. Ce n'est pas le cas des Kotokoli qui n'ont plus autant de problème à déclarer leur nationalité. Nous connaissons aussi des discriminations dans le travail, pour avoir des contrats avec les entrepreneurs et des marchés publics, alors que nous travaillons dur. Mais les Zabrama doivent payer des taxes comme les étrangers. D'autres diront qu'ils sont Bawku, Frafra, Dagomba, Hausa, pour que les policiers ne les embêtent plus. Mais les Zabrama sont trop fiers, et il y a des postes qu'ils ne pourront pas avoir.

Mon père était un camarade de promotion de Rawlings à l'école, et Rawlings aussi a été accusé de ne pas être un vrai Ghanéen avec un père écossais. Un Zabrama ne serait jamais président au Ghana, mais on ne le prendrait pas non plus au Niger pour des responsabilités politiques. C'est pour cela que j'ai lancé « Ba Zambrama Yendi ». L'ONG a déjà organisé un voyage à Yendi, pour voir le cimetière des soldats. Il s'agit d'en faire un canal pour que les Zabrama soient reconnus comme Ghanéens. On pourrait organiser des funérailles pour nos ancêtres en invitant les Ministres de la culture et de l'intérieur, ou le Vice-président du Ghana. Cette organisation vient tardivement car auparavant les Zabrama étaient illettrés et refusaient l'école. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. » [Abekan]

Accra Central, *hometowns* musulmans, cantons et capitale du Niger, nouvelles routes internationales, Yendi, fronts pionniers de l'étalement urbain : les territoires de référence des nouveaux leaders n'échappent pas aux paradoxes. Et bien qu'il mette en avant « des contacts avec les étudiants nigériens au Ghana, le soutien d'avocats et de médecins Zabrama », à l'encontre du stéréotype du vendeur ambulant employé saisonnièrement sur la côte, leur lobbying politico-territorial se démarque tout juste de celui d'autres migrants « venus des calmes savanes du Nord » en ne rompant pas avec l'espace migratoire d'origine.

## Conclusion

Sur quatre générations, la migration Zerma-Zabrama assure donc une continuité remarquable de fonctionnement de ses « adresses » urbaines : points de chute localisés et de stocks commerciaux, aires de réunion attenantes aux mosquées ou à certaines maisons de « chefs », lieu de commentaires des réussites sociales au Ghana. Même si elle en déplace les sens, de l'accueil des hommes au fractionnement des marchandises et au chevauchement des entrepreneuriats, elle reste exemplaire de la difficulté à séparer les migrants temporaires, qui assument le fait d'être *aliens*, et les citadins sédentarisés qui revendiquent leur citoyenneté ghanéenne en restant perçus comme *strangers*. Ils ne sont pourtant pas restés passifs dans la fabrique de la ville musulmane ni d'une métropole « cosmopolite ».

Si la migration nigérienne conserve des formes circulatoires en Afrique de l'Ouest, elle est cependant loin d'être figée. Son versant urbain ghanéen bouge même à plus d'un titre : rebonds résidentiels dans l'étalement du Grand Accra, percées commerciales dans et depuis le

Golfe de Guinée, nouvelles connexions marchandes entre le centre-ville, les concentrations de banlieue et des localités en cours d'urbanisation. La relation des marchandises, de leurs clientèles et des logements des vendeurs connaît un réel changement d'échelle.

Les différentes générations Zabrama cohabitent donc aujourd'hui dans un semis élargi de petites communautés urbaines, au lieu de se substituer les unes aux autres. Les positionnements résidentiels les plus individués mettent des filtres à l'accueil de visiteurs, mais préservent la référence au zongo fondées sur la proximité physique des musulmans et le patronage de *new comers*. Les plus actifs mettent des ressources économiques au service non seulement d'un commerce mondialisé, mais aussi de la réappropriation d'une histoire ghanéenne précoloniale. Mais alors qu'ils se sont distingués par des médiations foncières et territoriales répétées dans la capitale ghanéenne, leur interaction privilégiée avec les autochtones Ga répondant à la marchandisation des terrains à bâtir, les Zabrama sédentarisés restent en manque de légitimité et de reconnaissances plus larges. Leur entrepreneuriat est donc plus social que politique, plus local que national.

Dans ces conditions, les mises en perspective que Jean Rouch laissait en suspens dans les années 1950, restent à mener de la Boucle du Niger à la côte atlantique. Dans ses horizons restés internes à l'Afrique de l'Ouest, peu orientés vers les pays du Nord, la migration issue de l'ouest du Niger mérite notamment d'être comparée avec celle des Hausa, à cheval sur Niger et Nigeria, et avec la mosaïque humaine du Burkina Faso.

## Références bibliographiques

- Agier M., 1983, *Commerce et sociabilité. Les négociants soudanais du quartier zongo de Lomé (Togo)*, Paris, Editions de l'ORSTOM, Collection Mémoires, n° 99, 317 p.
- Agier M., 1981, « Etrangers, logeurs et patrons. L'improvisation sociale chez les commerçants soudanais de Lomé », *Cahiers d'Etudes africaines*, 81-83, XXI, 1-3, pp. 251-265.
- Anarfi J., Kwankye S., Ofuso-Mensah A., and Tiemoko R., 2003, *Migration from and to Ghana: A Background Paper*. Development Research Centre on Migration, Globalisation and Poverty, University of Sussex, Working paper C4, 38 p.
- Arhin K., 1979, *West African Traders in Ghana in the Nineteenth and Twentieth Centuries*, London, Longman, 146 p.
- Brooks G.E., 1993, *Landlords and Strangers: Ecology, Society, and Trade in Western Africa, 1000-1630*, Boulder, Westview Press, 360 p.
- Cohen A., 1969, *Custom and Politics in Urban African. A study of Hausa Migrants in Yoruba Towns*, London, Routledge & Kegan Paul, 252 p.
- Dinan C., 1975, "Socialization in an Accra Suburb: the Zongo and its distinctive Sub-culture", in Ch. Oppond (ed.), *Changing Family Studies*, Legon, University of Ghana, Institute of African Studies, Legon Family Research Papers N° 3, pp. 45-62.
- Dougnon I., 2007, *Travail de Blanc, travail de Noir. La migration des pays dogon vers l'office du Niger et au Ghana (1910-1980)*, Paris, Karthala (Hommes et Sociétés), 280 p.
- Dougnon I., non daté, « Etude comparative des tendances migratoires des Sonraï et Dogon vers le Ghana », 22 p.
- <http://www.imi.ox.ac.uk/pdfs/research-projects-pdfs/african-migrations-workshops-pdfs/rabat-workshop-2008/isaie-dougnon-amw-08>

- Duncan O.D., Duncan B., 1955, « Residential Distribution and Occupational Stratification », *American Journal of Sociology*, Vol. 60, pp. 493-503.
- Eades J.S., 1993, *Strangers and Traders: Yoruba Migrants, Markets and the State in Northern Ghana*, London, Edinburgh University Press for the International African Institute, 234 p.
- Ghana Statistical Service, 1995, *Migration Research Study in Ghana. Volume 1. Internal Migration; Volume 2. International Migration*, Accra, Edited by K.A. Twum-Baah, J.S. Nabila, A.F. Aryee, Commercial Associates Limited, 332 and 214 p.
- Grafmeyer Y., Joseph I. (présenté par), 1979, *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, CRU, Editions du Champ Urbain, 334 p.
- Grindal B.T., 1973, "Islamic Affiliations and Urban Adaptation: The Sisala Migrant in Accra, Ghana", *Africa: Journal of the International African Institute*, Vol. 43, N° 4, pp. 333-346
- Harvey M.E., Brand R.R., 1974, "The Spatial Allocation of Migrants in Accra, Ghana", *Geographical Review*, Vol. 64, No. 1, pp. 1-30.
- Hill P., 1966, "Landlords and Brokers. A West African Trading System (With a Note on Kumasi Butchers)", *Cahiers d'Etudes africaines*, 23, vol. VI, n° 3, pp. 349-366.
- International Organization for Migration, 2009, *Migration in Ghana. A Country Profile 2009*, Prepared for IOM by Peter Quartey, Genève, 115 p.
- Kwankye S.O., Anarfi J.K., Tagoe C.A., Castaldo A., 2009, Independent North-South Child Migration in Ghana: The Decision Making Process Development Research Centre on Migration, Globalisation and Poverty, University of Sussex, Working paper T-29, 38 p.
- Li W., Teixeira C., 2007, "Introduction: immigrants and transnational experiences in world cities", *GeoJournal*, 68, pp. 93-102.
- Litchfield J. and Waddington H., 2003, "Migration and Poverty in Ghana: Evidence from the Ghana Living Standards Survey", Sussex Centre for Migration Research, Working Paper No. 10, March 2003.
- Manchuelle F., 1989, "Slavery, Emancipation and Labour Migration in West Africa: The Case of the Soninke", *The Journal of African History*, Vol. 30, N° 1, pp. 89-106
- Migeod F.W.H., 1920, "Tribal Mixture on the Gold Coast", *Journal of the Royal African Society*, Vol. 19, N° 74, pp. 109-125.
- Mounkaila H., 2002, « De la migration circulaire à l'abandon du territoire local dans le Zarmaganda, (Niger) », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 18, n°2, pp. 161-187.
- Mumuni S., 1994, Islamic Organizations in Accra: Their Structure, Role and Impact in the Proselytization of Islam, Unpublished M.Phil thesis in Religions, University of Ghana, Legon.
- Mumuni S., 2002, "A Survey of Islamic Non-Governmental Organisations in Accra", in H. Weiss (ed.), *Social Welfare in Muslim Society in Africa*, Uppsala, Nordiska Afrikainstitutet, pp. 136-159.
- Nkene B.-J., 1999-2000, « Les immigrés nigériens à Douala : problèmes et stratégies d'insertion sociale des étrangers en milieu urbain », *Polis*, Vol. 7, 21 p.
- Nkene B.J., 2001, « Les étrangers, acteurs de la vie politique camerounaise : l'expérience des immigrés nigériens dans la ville de Douala », *Polis*, Vol. 8, 33 p.

- Olivier de Sardan J.-P., 1984, *Les sociétés Songhaï-Zarma (Niger-Mali). Chefs, Guerriers, esclaves, paysans*, Paris, Karthala, 299 p.
- Peil M., 1971, "The Expulsion of West African Aliens", *Journal of Modern African Studies*, Vol. 9, N° 2, pp. 205-229.
- Pellow D., 1985, "Muslim Segmentation: Cohesion and Divisiveness in Accra", *The Journal of Modern African Studies*, N° 23, pp. 419-444.
- Pellow D., 1987, "Solidarity among Muslim Women in Accra, Ghana", *Anthropos*, N° 82, pp. 489-506.
- Pellow D., 1988, "What Housing does: Changes in an Accra Community", *Arch. & Comport. /Arch. Behav.*, Vol. 4, N° 3, pp. 213-228.
- Pellow D., 1991, "The Power of Space in the Evolution of an Accra Zongo", *Ethnohistory*, Vol. 38, N° 4, pp. 414-450.
- Pellow D., 2002, *Landlords and Lodgers: Socio-Spatial Organization in an Accra Community*, London and Westport CT, Praeger Publishers, 261 p.
- Pitaszewics S., 1992, *The Zabarma conquest of the north-west Ghana and Upper-Volta. A hausa narrative "Histories of Samory and Babatu and other" by Mallam Abu*, Varsaw, Poltsh Scientific Publishers, 207 p.
- Rouch J., 1956, « Migrations au Ghana (Gold Coast). Enquête 1953-1955 », *Journal des Africanistes*, Vol. 26, N° 1, pp. 33-196.
- Rouch J., 1990, « Les cavaliers aux vautours. Les conquêtes zerma dans le Gurunsi (1856-1900) », *Journal des africanistes*, Vol. 60, N° 2, pp. 5-36.
- Sabates-Wheeler R., Sabates R., Castaldo A., 2005, Tackling Poverty-Migration Linkages: Evidence from Ghana and Egypt. DRC working Paper.  
[http://www.migrationdrc.org/publications/working\\_papers/WP-T14.pdf](http://www.migrationdrc.org/publications/working_papers/WP-T14.pdf)
- Schildkrout E., 1970, "Strangers and Local Government in Kumasi", *The Journal of Modern African Studies*, Vol. 8, N° 2, pp. 251-269.
- Schildkrout E., 1974, "Islam and Politics in Kumasi. An Analysis of Disputes over the Kumasi Central Mosque", New York, Anthropological Papers of the American Museum of Natural History, Vol. 52, Part 2.
- Schildkrout E., 1978, *People of the zongo. The transformation of ethnic identities in Ghana*, Cambridge, Cambridge University Press, 303 p.
- Skinner E.P., 1965, "Labour Migrations among the Mossi of Upper Volta", in H. Kuper (ed.), *Urbanisation and Migration in West Africa*, Berkeley, University of California Press, pp. 60-84.
- Verlet M., 2005, *Grandir à Nima (Ghana). Les figures du travail dans un faubourg populaire d'Accra*, Paris, IRD, Karthala, 328 p.
- Weiss H., 2007, *Begging and Almsgiving in Ghana. Muslim Positions towards Poverty and Distress*, Uppsala, Nordiska Afrikainstitutet, Research Report N° 133, 175 p.
- Zachariah K.C., Conde J., 1981, *Migration in West Africa. Demographic Aspects*, New York, Oxford, London, Oxford University Press, 130 p.